

L'ACTION CATHOLIQUE  
Organe de  
L'Action Sociale Catholique  
Rédaction et Administration  
3, Boul. Charest, Québec.

# L'ACTION CATHOLIQUE

16 PAGES  
8 EN COULEURS

Vol. X, No 24

Autorisé comme envoi postal de la deuxième  
classe. Ministère des Postes, Ottawa

"Instaurare omnia in Christo"

Dimanche, 16 juin 1946



LA PETITE MARCHANDE DE FLEURS

# Au berceau de Kamouraska

## I. — DECLARATION DU COMITE

En mai 1945 quelques articles avaient été publiés, par l'abbé Alexandre Paradis, p.m.e., dans le Supplément de l'Action Catholique, pour susciter l'intérêt autour du site qui, de 1695 à 1791, avait été le premier centre religieux de Kamouraska et de tout le territoire s'étendant de l'est de la Rivière-Ouelle jusqu'à Rimouski. Il y avait eu là 2 églises et 2 presbytères; quelques 1,300 ancêtres y attendaient la résurrection: cependant ce centre, trop oublié, se trouvait dans un état pitoyable.

A la suite de ces publications un comité s'était formé pour demander des souscriptions aux descendants et amis des pionniers et entreprendre des travaux en vue de restaurer et d'embellir ce coin sacré. L'appel a reçu des réponses généreuses, si bien qu'à date quelques cents dollars ont été envoyés à cette fin.

Un livre sur l'HISTOIRE DE KAMOURASKA, s'étendant des débuts à nos jours, avait été promis à ceux qui souscriraient au moins \$2.00. Il devait être publié dans le courant de l'hiver dernier, mais ne s'est pas encore montré. Que personne ne s'inquiète. Il paraîtra sûrement, mais dans quelques mois, au cours de l'automne ou de l'hiver prochain. Pris par ses devoirs d'état, l'abbé Alexandre Paradis, p.m.e., n'a pu y consacrer que de rares loisirs; de plus, en vue de ce travail, il a dû faire de laborieuses recherches qui exigent beaucoup de temps. Le livre promis vous arrivera donc en retard, mais sûrement et enrichi de documents de grande valeur qu'une préparation hâtive n'aurait pas permis de découvrir ni d'exploiter à leur valeur.

Quant aux travaux, voici la situation. L'emplacement de la deuxième

église, qui avait été vendue depuis longtemps, a été racheté à prix modique; tout le terrain a été nettoyé. Cet été, le sol sera surélevé, des clôtures, des ponts et des fossés seront faits. Les projets maintenant: d'abord le Comité veut, à l'été de 1947, organiser une grande fête à l'occasion du dévoilement de 2 plaques historiques offertes gratuitement par la Société des Monuments Historiques. Il souhaiterait aussi y bâtir une chapelle-souvenir où, aux grands anniversaires, se dirait la messe pour ceux qui firent ce que nous sommes, où nous viendrions prier nos ancêtres et nous retremper à l'école de leurs vertus.

Cette chapelle pourra-t-elle se construire? Sera-t-elle en bois ou en pierre? Tout dépend du nombre et de la générosité des souscriptions à venir: car il ne faut pas oublier que les montants reçus couvriront à peine l'impression du volume et les travaux sur le terrain déjà faits ou à faire cet été. Déjà des fils et amis de Kamouraska ont versé, l'un \$250.00, l'autre \$150.00, un autre \$50.00, trois \$25.00, quelques-uns \$10.00 ou \$5.00 ou \$2.00. Hâtez-vous de les imiter. Faites votre part ou augmentez là en envoyant votre souscription, vos nom et adresse postale à M. l'abbé Onésime Lamonde, prêtre-curé, Kamouraska, P. Q., Canada.

Voici maintenant, comme avant-goût, le premier chapitre de l'HISTOIRE DE KAMOURASKA, en préparation.

Signé: Le Comité du Berceau de Kamouraska:

E.-A. LANGLAIS, O.P.,  
Joseph-Isidore BERUBE,  
Arthur MASSE.

## II. — KAMOURASKA

Origine du mot. — Limites de la paroisse et de la seigneurie. — Description. — Richesses naturelles. — Indiens. — Dans l'attente.

● Alexandre PARADIS, p.m.e.

Lorsque le 15 juillet 1674, Frontenac concédait à Olivier Morel, déjà seigneur de La Durantaye, une autre seigneurie à 30 lieues en bas de Québec, il la désignait dans les termes suivants: "trois lieues de terre de front du fleuve St-Laurent, savoir: deux lieues au dessus de la rivière appelée Kamouraska et une lieue au dessous". (1)

Kamouraska, nos pères ont trouvé ce nom si sonore et si joli qu'ils l'ont gardé pour désigner d'abord la seigneurie, puis le village, enfin un comté. Dans les actes notariés allant jusqu'à 1730 il s'écrit tantôt Kamouraska, tantôt Camouraska; on lit même une fois Caps Mouraska. Mais à partir de cette date il revient définitivement à sa première orthographe.

Il n'y a pas en doute, le mot nous vient des Indiens. Il veut dire quelque chose car l'enfant des bois donne aux lieux un nom qui les décrit. Mais que signifie-t-il? Là dessus deux opinions: celle de Mgr L.-F. Lafleche, deuxième évêque des Trois-Rivières et celle du Père Charlevoix, s.j. Selon le premier, Kamouraska est un mot algonquin qui veut dire: il y a jonc au bord de l'eau. Mgr Lafleche décompose ainsi ce mot: akân, au bord de l'eau, et ayaskaw, temps indéfini du verbe askaw, qui se forme en changeant: il y a jonc au bord de l'eau. Selon le second, Kamouraskak est ainsi appelé "du nom de certains rochers qui s'élèvent considérablement au-dessus de l'eau". (2)

Charlevoix qui faisait pour le roi de France un voyage d'inspection à travers les colonies d'Amérique, a séjourné peu longtemps dans la Nouvelle France, n'a certainement pas appris les langues sauvages, ni ne s'est rendu à Kamouraska: il n'a pu avancer cette affirmation que par ouï-dire. Mgr Lafleche au contraire connaissait les langues indiennes pour avoir été



● Projet d'un sanctuaire à élever sur le site du "Berceau de Kamouraska". — (Dessin de Gérard Morisset).

missionnaire dans l'Ouest canadien de 1844 à 1856. Son avis a donc notre préférence, d'autant que, dans la concession de 1674, il ne faut pas la perdre de vue, ce nom est attaché à la rivière et l'on sait combien le jonc ou foin de mer est long dans son voisinage. Sans doute les sauvages qui la fréquentaient ne pouvaient que le remarquer et dire Kamouraska: "il y a jonc au bord de l'eau". De là il n'y a qu'un pas pour attribuer ce nom imagé à la rivière et la distinguer ainsi des autres de la région.

La paroisse actuelle de Kamouraska est bornée au nord par le fleuve St-Laurent, à l'ouest par les paroisses St-Denis et St-Philippe, au sud par celle de St-Pascal, à l'ouest par celle de



● L'ancienne église de Kamouraska, construite en 1791 et détruite en février 1914. — (Photo Gérard Morisset)



St-Germain. Elle ne mesure que 5-13 milles de l'est à l'ouest, contre environ 3 milles sur sa limite ouest et moins de 2 milles sur sa limite est. Mais jusqu'à 1791, date de l'érection canonique de la paroisse St-André, elle avait 2 lieues de profondeur et 6 lieues de front, comprenant les seigneuries de Kamouraska et de l'Islet du Portage. (St-André) De plus son curé desservait par voie de mission tous les colons établis à l'est, jusqu'aux Trois-Pistoles parfois jusqu'à Rimouski, et même pendant un certain temps ceux du Madawaska. Les paroisses actuelles suivantes se trouvent donc en tout ou en partie dans les limites de la première paroisse de Kamouraska: St-André, St-Alexandre, St-Joseph, Ste-Hélène, St-Germain, St-Pascal, St-Philippe et St-Denis.

Quelques-unes de ces dernières ont à



● Essai de reconstitution de la deuxième église, en pierre, construite au "Berceau de Kamouraska" en 1727-35 et démolie en 1801. — (Dessin de Gérard Morisset).

"Honore ton père et ta mère afin que tes jours soient prolongés dans le pays que Yahweh, ton Dieu, te donne" (Exode, XX, 12).



leur tour donné naissance à des filiales; d'autres, plus nombreuses encore, ont surgi dans l'immense territoire dont le curé de Kamouraska a été longtemps le missionnaire. De toutes Kamouraska peut se regarder comme la mère et l'aïeule très féconde et très glorieuse, d'autant qu'un grand nombre les fils de ses pionniers ont concouru à leurs naissances et à leur progrès.

Revenons à la seigneurie de Kamouraska. L'acte de concession de 1674 lui donnait 2 lieues en profondeur par 3 de front, soit 2 à l'ouest de la rivière Kamouraska et 1 à l'est. Le 13 octobre 1713, Henry Hiché, seigneur du temps, y ajoutait 40 arpents du côté est, par un accord avec la veuve de Soulange, seigneresse de l'Islet du Portage. Cela portait, à l'est, ses limites à celles connues de nos jours, c'est-à-dire à la partie haute de la Pointe-Sèche, au bout ouest de l'embranchement nord de la montagne de Mississippi.

Le tout représente un territoire de soixante-trois milles carrés. Le paysage, le sol, les ressources naturelles y sont très variés.

Au sud, c'est, près du fleuve, un chalet de basses collines, puis une large plaine dominée par un plateau, le tout limité par la série des montagnes aux noms évocateurs de montagnes à Cotton, montagnes à Pelourde, montagnes de Mississippi. En arrière le terrain arable reprend et monte lentement en coteaux arrondis jusqu'à ses limites.

Dans la plaine et sur le plateau le sol composé de terreau noir, de glaise et d'argile, est d'une richesse proverbiale, et se prête bien à la grande culture et à l'élevage. Au sud des montagnes, le terrain plutôt sablonneux convient mieux aux cultures sarclées.

● Lire la suite en page 11

(1) Pierre-Georges Roy "Bulletin des Recherches historiques", vol. III, p. 81.

(2) De Charlevoix, s. j. "Journal d'un voyage dans l'Amérique septentrionale". Tome V, p. 218.

# Des bisons

## des plaines à Granby

Des arrangements ont été faits concernant l'envoi de deux beaux spécimens de bisons des plaines, un mâle et une femelle, du parc national d'Elk Island en Alberta au jardin zoologique public de Granby, P.Q.

Parler de bisons rappelle toujours les premiers jours vécus sur les plaines de l'Ouest — les charrettes recouvertes Buffalo Bill, les réunions guerrières des Indiens, les habits rouges de la Gendarmerie, la chasse, les troupeaux affolés et l'abattage en masse de bêtes superbes uniquement pour leur peau. Souvent on laissait les carcasses de bisons pourrir par centaines, vu qu'il n'y avait apparemment aucun marché à cette époque pour les énormes quantités de viande, si choisie fut-elle.

Pour les premiers chasseurs et commerçants, les approvisionnements devaient sembler presque inépuisables. N'y avait-il pas des millions de bisons errant dans ce vaste domaine sauvage qui s'étendait du Manitoba aux contreforts des montagnes Rocheuses? Les nouveaux colons de l'Ouest considéraient le bison comme l'ennemi des récoltes. Les chasseurs en tuaient de 1,000 à 3,000 chacun en une seule saison, surtout pour les peaux. Mais cette "ère de destruction" n'a pas été de longue durée. Peu à peu le bison devint rare, dans ses retraites ordinaires. Là où des milliers de bêtes avaient erré, il n'en restait plus que quelques-unes. Puis tout à coup elles disparurent complètement, et au début du siècle présent, pas un seul bison, en autant qu'on le sache, ne restait à l'état sauvage sur les grandes plaines de l'Ouest canadien. Personne ne semblait réaliser que nous étions témoins d'une tragédie sans précédent dans la vie sauvage. Le "monarque des plaines" avait perdu le rang qu'il occupait dans le vaste royaume des animaux. Pour employer un terme usité dans le langage moderne, il était presque "liquidé".

Le gouvernement du Canada, vérita-

● Les survivants d'une espèce qui menaçaient de disparaître : Les Bisons de Wainwright, Alberta. La survivance des Bisons est maintenant assurée et leur nombre est même considéré trop grand. C'est pourquoi, de temps à autre, le gouvernement autorise certaines exécutions. — (Photo C. N. R.)



blement alarmé de la menace que cette tragédie faisait entrevoir, décida de prendre des mesures pour empêcher l'extinction complète du bison des plaines. On apprit qu'un troupeau assez important, descendant en partie d'animaux originaires du Canada appartenait à une propriétaire de ranch du Montana et qu'il était possible de l'acheter. Entre 1907 et 1912, plus de 700 bêtes de ce troupeau furent expédiées vers le nord dans le premier parc de bisons du Canada, le Parc national d'Elk Island, situé à peu de distance d'Edmonton. Plus tard, tous les animaux de ce parc, sauf environ 48 bêtes trop sauvages pour être capturées, furent dirigés vers le Parc national Buffalo, à Wainwright, Alberta. C'est de ces 48 bêtes insaisissables laissées dans le Parc national d'Elk Island que descend le superbe troupeau actuel de bisons qui se comparent favorablement à l'ancien "monarque des plaines" dans son plus beau. En cette enceinte clôturée, d'une superficie de plus de 50 milles carrés, le bison vit dans des con-

ditions presque idéales. Il erre sans être molesté dans des pâturages savoureux, à travers des tertres et des ravins boisés et sur les rives des nombreux petits lacs parsemés d'îles.

Le Parc national d'Elk Island fait partie de la vaste région ondulée qu'on nomme Beaver Hills. C'est un habitat naturel non seulement pour le bison mais pour des centaines de gros animaux sauvages tels que les élans, les orignaux et les chevreuils. Comme musée naturel du gibier, il attire chaque année de nombreux étudiants d'histoire naturelle. Là ils peuvent entrevoir la vie de l'Ouest du Canada telle qu'elle était avant l'établissement des blancs et apprécier à sa juste valeur l'importance du contrôle de la vie sauvage dans l'économie du Canada.

Il n'est pas toujours possible cependant de se rendre dans l'ouest jusqu'au refuge des bisons pour voir l'ancien "monarque des plaines" dans son habitat naturel. Les citoyens de Granby et des régions environnantes, et particulièrement les étudiants, auront main-

tenant l'avantage de voir de près ce magnifique animal sauvage. Ils pourront, mieux qu'il n'est possible d'y réussir à la lecture des histoires les plus sensationnelles et les plus romanesques sur les régions inexplorées de l'Ouest, se faire une idée du spectacle qu'a dû présenter la vue de dizaines de milliers de bisons fuyant en désordre à travers la prairie, à vrai dire pour sauver leur peau.



### PAYSAN IRASCIBLE ET RAISONNEUR

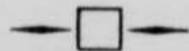
Dans le premier voyage aérien que Blanchard fit en Hollande, il descendit sur le champ d'un paysan. Le bonhomme fut beaucoup moins touché de ce spectacle nouveau que du dommage fait à quelques touffes d'herbes; il se précipita sur le ballon et fut sur le point d'assommer l'aéronaute, qui ne se tira des mains du rustre qu'en lui souscrivant un billet de dix ducats.

Cependant, le ballon déchiré était en piteux état, et Blanchard cita en justice le paysan pour réparation du dommage qui lui avait été causé.

—Messieurs, déclara le paysan devant les juges, la loi de notre pays porte, en termes formels, que tout ce qui tombe des airs ou du ciel dans un champ appartient au propriétaire de ce champ. Or, M. Blanchard et son ballon sont tombés des airs dans mon champ. M. Blanchard et son ballon m'appartenaient donc. J'ai permis à M. Blanchard de se racheter moyennant dix ducats, il est clair qu'il me les doit; et s'il me les doit, c'est que je ne lui dois rien.

Ce raisonnement en bonne forme parut péremptoire.

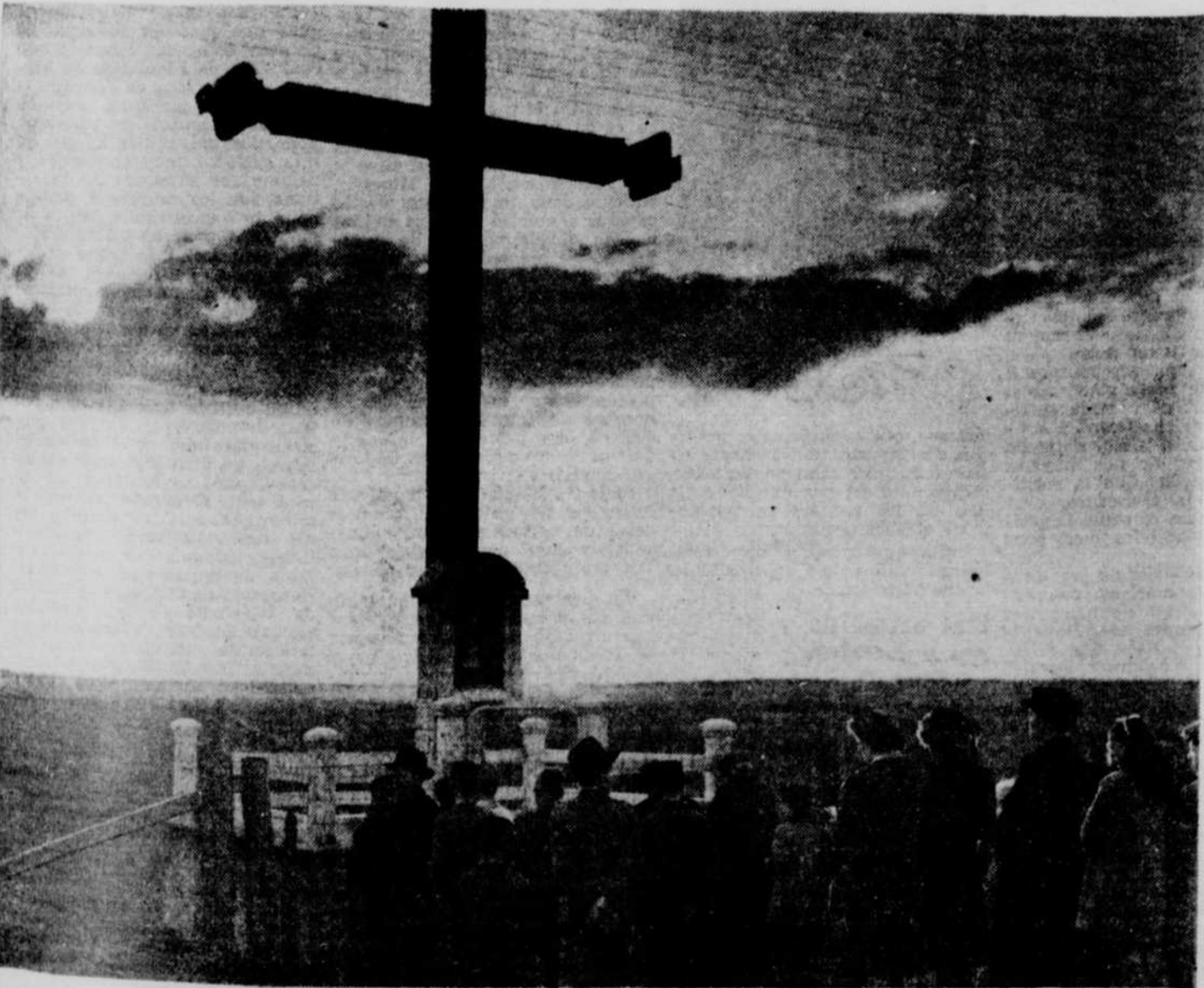
Blanchard eut le bon esprit d'en rire le premier, et l'affaire n'alla pas plus loin.



### L'OUTILLAGE DU FOYER MODERNE

Parmi les inventions britanniques, destinées à rendre les foyers plus confortables et plus chauds, figure la "machine du foyer", appareil maître-Jaques... Tout l'outillage mécanique du foyer y est concentré, à l'intention d'une maison de cinq à sept pièces. Cela comprend le fourneau électrique, les fils électriques, les commutateurs, les ventilateurs... Tout cela installé dans le mur de la maison.

Tout cela coûte 150 livres sterling, avec l'outillage électrique, et 105 livres sans la partie électrique. Le feu allumé dans la cheminée fournit en même temps la chaleur pour la cuisine et l'eau chaude. Tout combustible peut être utilisé; charbon, coke ou anthracite. Le prix d'utilisation, déclarent les fabricants, est inférieur à celui de toute autre combinaison d'installation. Dix heures de travail suffisent à l'installer... Et plus de tuyauterie gelée, en hiver!



● LA PRIÈRE DU SOIR A LA CROIX DU CHEMIN. — Photographe prise un soir du mois de mai dernier à Saint-Isidore (Dorchester), sur la route Lévis-Jackman, alors que le photographe a surpris ce groupe réuni à la "Croix du chemin" pour la prière du soir et l'exercice du mois de Marie. — (Photo Jos.-U. MICHA UD, par courtoisie du Ministère des Terres et Forêts).

Dimanche, 16 juin 1946

# L'Université et le Canada français

Le 22 mai dernier, le conférencier invité de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, à son déjeuner hebdomadaire, à l'hôtel Victoria, était Mgr Alphonse-Marie Parent, C.S., secrétaire général de l'Université Laval. Le conférencier traita le sujet suivant "L'Université et le Canada français". Il fut présenté par M. Adrien Pouliot, doyen de la faculté des Sciences de Laval, et remercié par M. Jules Falardeau, vice-président du Conseil diocésain. M. Alphonse Desilets, président de la Saint-Jean-Baptiste de Québec, présidait.

Voici le texte de la causerie de Mgr Parent :

C'est Pasteur, je crois, qui a dit : "La science n'a pas de patrie, mais les savants en ont une". Si l'université, comme l'indique son nom, est universelle en ce sens qu'elle étend son regard sur toutes les sciences humaines, elle est aussi liée à un milieu donné, dont elle reflète la culture et dont elle doit servir les besoins particuliers.

Au cours de ces quelques minutes, je voudrais vous parler de nos universités canadiennes-françaises dans leurs relations avec notre milieu, en particulier du rôle nécessaire qu'elles jouent dans notre pays, de la situation dans laquelle elles se trouvent présentement et, finalement, de quelques champs d'action ouverts à leur initiative.

## Rôle de nos universités

Rappelons d'abord en quelques mots l'histoire de nos institutions universitaires.

Nos universités canadiennes-françaises sont relativement jeunes. Je dis "relativement" puisque tout de même l'université Laval célébrera en 1952 son centenaire. Seule d'abord et ensuite de concert avec l'université de Montréal, elle s'est occupée surtout, au début, d'assurer l'enseignement de la Théologie, du Droit et de la Médecine, fournissant ainsi à notre peuple isolé, les sortes de professionnels qui lui étaient alors le plus nécessaires. La faculté des Arts dispensait l'enseignement de la Philosophie et des Sciences au niveau du Baccalauréat (ce qu'elle fait encore) si l'on fait abstraction des écoles qui lui sont rattachées. Les ressources insuffisantes dont disposait l'Université à la fin du siècle dernier lui interdisaient d'organiser un véritable enseignement supérieur de disciplines telles que la Philosophie, les Lettres, l'Histoire et même les Sciences. Ceux qui voulaient étudier ces disciplines, soit pour les enseigner, soit pour remplir certaines fonctions dont nous avons grand besoin, devaient fréquenter des universités étrangères. Naturellement, ils étaient plutôt rares et il en résultait pour tout le peuple canadien-français une carence dangereuse dans certains domaines des activités intellectuelles. Non moins grave était notre absence totale de bon nombre de professions nouvelles, surtout de nature scientifique, professions amenées ici, de l'extérieur, au début du siècle, avec la révolution industrielle, et qui allaient bientôt transformer, sans notre collaboration, la structure économique de notre province. Naturellement, il pouvait encore moins être question de dépasser le niveau minimum du simple enseignement professionnel et d'entreprendre des travaux créateurs, propres à établir chez nous un climat de maturité intellectuelle et à assurer à notre peuple le minimum de prestige nécessaire à sa survivance.

A la fin de la dernière guerre, les choses ont commencé à bou-

ger. A l'université Laval, comme à l'université fraîchement autonome de Montréal, l'enseignement supérieur s'est mis à déborder ses cadres trop étroitement professionnels. A Québec, à la suite de la grande souscription universitaire, on fonda en 1920, l'école Normale Supérieure avec ses deux sections des Lettres et des Sciences. On connaît le rôle de noyau qu'a joué cette école Normale Supérieure. C'est d'elle, on peut dire, ou du moins de l'esprit dont elle est née, que sont sorties la plupart de nos jeunes facultés : facultés des Sciences, des Lettres, de Philosophie et de Sciences sociales. Durant la même période, l'université de Montréal a aussi élargi non seulement ses cadres mais heureusement aussi, ses locaux, de sorte que le champ couvert aujourd'hui par notre enseignement universitaire est incomparablement plus grand qu'il y a vingt-cinq ans.

Le résultat le plus immédiat et le plus apparent de cette multiplication des enseignements, c'est que les jeunes Canadiens français ne sont plus obligés de s'expatrier en petit nombre, pour aller se former à un grand nombre de professions, mais qu'ils peuvent le faire, et beaucoup plus nombreux, dans les institutions de notre province. Il va en résulter une transformation profonde de notre pays. Les fonctions auxquelles conduisent ces études étaient mal remplies ou étaient exercées chez nous par un nombre insuffisant d'étrangers ou d'amateurs. C'était là pour notre peuple, une source de faiblesse dans tous les domaines, à tel point que le contrôle d'une partie de notre vie était en train de nous échapper à tout jamais. Comment veut-on que l'avenir soit à nous, si tout le nouveau vient d'ailleurs? Grâce à la fondation récente de ces nouvelles facultés, nous avons maintenant une chance de produire nous-mêmes les philosophes, les hommes de lettres, hommes de sciences, techniciens et sociologues, je voudrais bien ajouter les historiens, dont nous avons besoin. C'est là un aspect important du rôle de l'Université. C'est un rôle émancipateur, destiné à nous affranchir d'une dépendance qui n'a pas sa raison d'être chez les peuples adultes. Voilà, je crois, le problème central de notre autonomie. On semble quelquefois l'oublier de façon trop systématique. Il est moins important de défendre ses droits que d'apprendre à les exercer. Le meilleur, le seul moyen d'être maîtres dans notre pays, c'est de nous arranger pour qu'il n'y ait pas de poste pour lequel ne se trouvent en nombre suffisant des Canadiens français hautement qualifiés. Cela s'appelle devenir maîtres de nos moyens. C'est un peu plus que la survivance : c'est la croissance, c'est l'épanouissement et seule l'enseignement universitaire peut nous l'assurer.

Celui qui débord de vie, rayonne. Il entre ainsi en communion avec ceux qui l'entourent et enrichit sa propre vie. Dans le monde de la pensée, les différents peuples s'éclairent les uns les autres et cela se produit surtout par l'intermédiaire de leurs universités, centres de collection et de distribution des idées.

Les universités canadiennes-françaises ont à leur disposition deux moyens principaux de jouer ce rôle. Le premier est la production d'œuvres originales qui contribuent au progrès spirituel et matériel de l'humanité : c'est la recherche. Elle est nécessaire, non seulement pour assurer notre rayonnement à l'extérieur de nos frontières, mais avant tout pour nous faire prospérer nous-mêmes. Car la vraie renommée n'est pas la réclame; elle est le fruit du débordement d'une vie surabondante. Le second moyen, qui n'est pas totalement indépen-

dant du premier, c'est celui qui consiste à attirer chez nous des étudiants étrangers. Voilà, il me semble, un tourisme de la meilleure espèce. Chaque année, les étrangers viennent par milliers voir nos paysages, nos rues et même nos taudis. Notre pays leur présente sans vergogne tous les côtés de son visage. Pourquoi ne pas leur montrer aussi un coin de notre cervelle? Depuis quelques années, nous avons des cours d'étrangers qui attirent ici des centaines d'étudiants des Etats-Unis, de l'Amérique latine et des provinces anglaises du Canada. C'est une initiative universitaire dont le succès grandit sans cesse. Qui dira tout ce qu'elle a fait déjà, pour faire aimer, ou du moins respecter de nos voisins, certaines de nos façons de vivre et de penser, combien elle nous a valu d'amis capables de nous comprendre et prêts à nous défendre à l'occasion? Pour un peuple qui a résolu de rester différent de ceux qui l'entourent et de vivre en bons termes avec eux, cette explication de soi-même est une nécessité vitale. L'Université est le médium tout désigné pour accomplir cette tâche de diplomatie intellectuelle, plus importante à la longue, parce que plus franche peut-être et plus désin-



Mgr Alphonse-Marie PARENT, C.S., secrétaire-général de l'Université Laval.

téressée, que la diplomatie politique. En élevant toutes choses au niveau du libre échange des idées, l'Université est par excellence le lieu où les mondes se rencontrent et s'harmonisent.

Voilà quelques-uns des rôles indispensables de l'Université au Canada français.

## Etat actuel de nos universités

Comment nos institutions d'enseignement supérieur s'acquittent-elles de ces tâches? Pardonnez-moi ici quelques doléances.

Pour ce qui est de la plus urgente, l'enseignement professionnel, elles doivent se contenter, faute de ressources en hommes et en argent, de maintenir un bon niveau d'enseignement, capable de fournir à notre pays des professionnels en nombre insuffisant, mais compétents. Je pense surtout, en disant cela, aux professions dites nouvelles, parce que nous avons commencé tard à les exercer, et dans lesquelles il nous faudrait faire un grand effort pour sortir de l'infériorité numérique dangereuse où nous nous trouvons actuellement. C'est

le cas de la plupart des professions scientifiques où notre proportion ne dépasse généralement pas un ou deux pour cent. Mais même dans des professions bien établies, comme la Médecine, où la demande est encore considérable, nous avons ni le personnel ni l'espace nécessaires pour accepter tous les étudiants qui se présentent et nous devons en refuser par centaines chaque année. Inutile de dire que la même pénurie de moyens oblige à limiter les services au strict nécessaire et surcharge des professeurs qui pourraient, avec plus de loisirs, se livrer à des travaux personnels, sans lesquels l'enseignement menace de tomber dans la routine.

Si l'on passe au niveau des études comme celles de la Théologie, de la Philosophie, des Lettres et des Sciences fondamentales, même lutte constante contre le temps et l'espace. Comment organiser certains enseignements si s'imposent depuis longtemps si l'on ne peut payer les professeurs? D'ailleurs, où ces professeurs trouveraient-ils des salles de cours? qui leur procurerait des bibliothèques dont ils ont besoin, et puis, où logerait-on ces livres et ces archives? Chacun de ces problèmes d'enseignement se heurte, en plus de difficultés qui lui sont inhérentes, à toute une série d'obstacles matériels qui usent les volontés et les dispersent en efforts stériles. Par exemple, il se peut fort bien que les historiens qui chercheront dans vingt-cinq ans les raisons pour lesquelles l'enseignement supérieur de l'Histoire et de la Géographie (à Québec), a été retardé de dix ou vingt ans, trouvent que c'était parce qu'il était impossible de déplacer telle cloison, à cause d'un corridor et d'un escalier mal placés qui constituaient les derniers pieds carrés encore disponibles dans une faculté.

Dans les recherches scientifiques et médicales, le problème est le même. On serait surpris d'apprendre le nombre de projets qui ont dû être abandonnés parce qu'on ne disposait pas, à un endroit convenablement situé, des quelques pieds carrés qui eussent été nécessaires. Cette situation ridicule dans un pays aux vastes espaces a étouffé pendant quinze ans le développement de l'université de Montréal. A son tour, l'université Laval est menacée de suffocation.

Pourtant il ne faudrait pas conclure qu'il y a trop de Canadiens français à faire des études universitaires, qu'on met trop de professeurs à leur disposition. Le nombre de ceux-ci comme de ceux-là est nettement inférieur à celui de nos concitoyens de langue anglaise.

Mais un simple coup d'oeil sur le budget de l'université Laval et celui de certaines grandes universités du Canada anglais nous fait comprendre bien des choses.

En somme, depuis vingt-cinq ans, les cadres de l'enseignement universitaire au Canada français se sont considérablement élargis et embrassent maintenant la plupart des domaines. Cette croissance a débordé les ressources matérielles devenues très insuffisantes. Pour faire face aux besoins actuels, il faudrait plus de personnel et plus d'espace et par conséquent plus d'argent.

Comme on est toujours tenté d'aller au plus pressant, ce qui souffre le plus, ce sont les études plus avancées, celles que l'on poursuit encore après avoir obtenu un premier diplôme universitaire, c'est aussi la recherche, c'est-à-dire la source même de nos progrès futurs. Nous sommes constamment menacés de tomber dans la routine, ce qui équivaut à la mort de l'esprit universitaire.

## Quelques tâches spéciales

En dehors des tâches normales de l'enseignement supérieur, qui sont les mêmes dans les universités de tous les pays, il me semble en exister quelques-unes qui s'imposent aux universités canadiennes-françaises, à cause de la situation très particulière, unique au monde peut-être, de notre peuple.

Pour un peuple qui doit constamment défendre sa langue et ses traditions, et qui sacrifie à ces biens supérieurs beaucoup d'avantages matériels, l'étude scientifique de cette langue et de ces traditions, devrait offrir un intérêt passionnant. Le Canada français me paraît être un terrain éminemment propice aux travaux linguistiques et de folklore, mais il me semble que jusqu'ici on a trop souvent eu l'amour et les discours pouvaient suppléer la connaissance en ces matières. Un article publié dans le dernier numéro du "Canada français" par M. Luc Lacourcière décrit le vaste champ d'exploration qui s'offre à nos recherches. Si l'on veut que ce travail soit une contribution à la culture universelle, il faut le faire de façon scientifique, suivant toutes les méthodes de la linguistique moderne. Destinée à nous éclairer sur notre propre langue, cette entreprise ne peut être qu'une entreprise universitaire et suppose toute une équipe de philologues et de folkloristes. La fondation récente d'une chaire de folklore à l'université Laval est sans doute un premier pas vers cette étude scientifique de la langue et des traditions, qui seule peut conférer un intérêt universel aux nuances les plus particulières du parler populaire, en les situant à leur place dans les grands courants de la pensée humaine.

Une oeuvre de grande envergure que pourrait accomplir le Canada français, serait l'étude comparée de l'évolution du français, de l'anglais, de l'espagnol et du portugais sur le sol américain. Non seulement il en résulterait pour nos universités un prestige international, mais encore nous y trouverions sûrement des indications sur les moyens à prendre pour préserver notre langue ou du moins pour en suivre intelligemment les inévitables métamorphoses. Le meilleur moyen d'aimer, c'est encore de comprendre. Voilà, n'est-ce pas, de belles et grandes ambitions pour les actifs dirigeants de nos facultés de lettres.

La remarquable combinaison d'une culture française et catholique modifiée par le climat américain fait que notre civilisation exerce un attrait puissant sur les catholiques anglophones de ce continent. Généralement minoritaires chez eux, ils aiment à venir respirer ici un air moins mélangé. Depuis longtemps nos lieux de pèlerinages les attirent. Heureusement aussi, nos facultés de Théologie et de Philosophie sont en train de devenir des centres où des étudiants de toutes les parties des Amériques viennent mettre en commun leurs richesses spirituelles. Et c'est juste qu'un peuple aussi fier que le nôtre de ses traditions chrétiennes brille au premier rang par ses écoles de Théologie et de Philosophie. Mais pourquoi n'en serait-il pas ainsi de toutes nos facultés, en particulier de notre faculté des Lettres. Quelle belle occasion pour nos universités de puiser à divers courants d'idées et d'effectuer, sur un plan supérieur la synthèse critique de tous les bons éléments.

Et ceci m'amène à parler, d'une façon plus générale, de la situation privilégiée dans laquelle nous nous trouvons, en ce qui

● Lire la suite en page 6.

Dimanche, 16 juin 1946

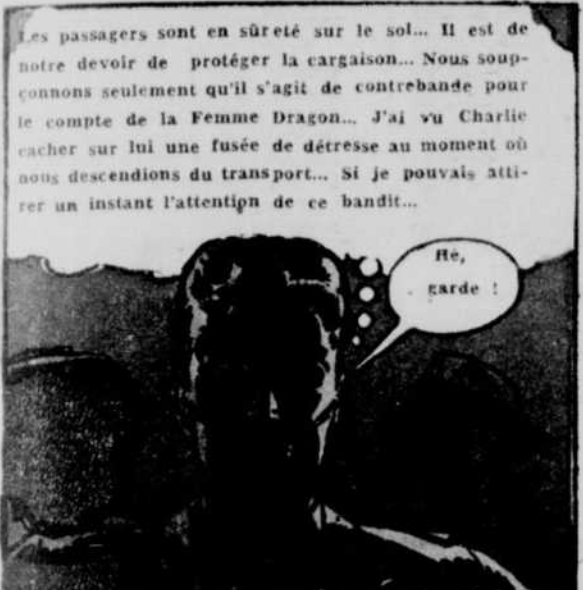


# TERRY

ET LES PIRATES

MILTON  
CANIFF

L'un des deux gangsters réunit les passagers qu'il surveille, pendant que Terry et Charlie sont forcés de descendre de l'avion alors qu'une équipe se hâte de décharger la cargaison.



Les passagers sont en sûreté sur le sol... Il est de notre devoir de protéger la cargaison... Nous soupçonnons seulement qu'il s'agit de contrebande pour le compte de la Femme Dragon... J'ai vu Charlie cacher sur lui une fusée de détresse au moment où nous descendions du transport... Si je pouvais attirer un instant l'attention de ce bandit...

He, garde !

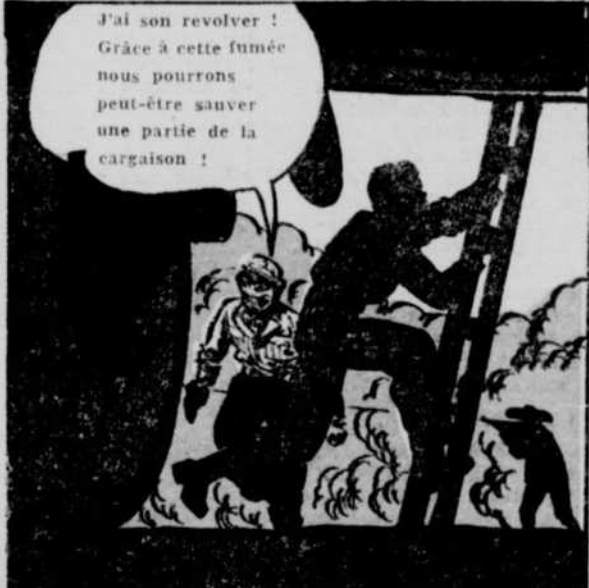


Fermez-la, le Yankee ! Encore un mot de vous et je vous casse la figure !

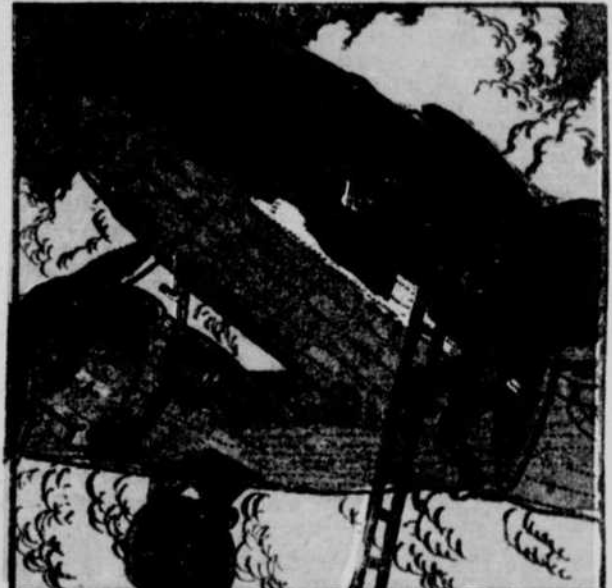


OH, M. LE GARDIEN !

Qu'est-ce que vous voulez, VOUS ?



J'ai son revolver ! Grâce à cette fumée nous pourrions peut-être sauver une partie de la cargaison !



L'accumulateur est raccordé ?... Les pompes de pression fonctionnent ? ...Les commutateurs de l'allumage EN ROUTE, MON VIEUX !

PRET  
PRET  
PRET  
ALLONS-Y !



Ailleurs, L'avion ne peut avoir été retardé par suite d'un acte de banditisme ! Seuls Visière et moi savions à l'avance le jour exact où l'expédition de ces marchandises serait faite..

## L'université et le Canada français

(suite de la page 4)

de plusieurs civilisations. Nos amis anglo-canadiens font grand état de leur rôle d'interprètes entre les Américains et les Britanniques, et pourtant il ne s'agit là que de nuances. Combien plus complexe est notre situation à nous, et combien plus riche en possibilités, si nous voulions l'exploiter.

Français de culture, britanniques par les institutions politiques, américains de mentalité avec ce je ne sais quoi qu'est l'esprit canadien encore mal défini parce qu'il ne s'oppose à rien de précis, forcés par notre état minoritaire de comprendre des gens qui ne se comprennent guère les uns les autres, nous sommes en communication directe avec les plus grandes civilisations du monde moderne. Tout cela vient à nous, nous n'avons qu'à l'assimiler. Mais pour assimiler, il faut dépasser. A un certain niveau, cette variété peut sembler un tissu d'oppositions irréductibles propres à engendrer l'irritation et le malaise. Sur le plan des attitudes passives, nous sommes en face d'un dilemme : perdre notre âme nationale ou nous replier dans un isolement stérile, ce qui est une autre façon de perdre son âme.

C'est en transposant ces problèmes sur le plan spirituel, le seul plan vraiment humain, que l'on arrive à les résoudre en les dominant. Ce genre de problème se pose de façon plus ou moins consciente dans presque tous les domaines de notre vie, qui exige une grande capacité d'adaptation. Il n'est nulle part plus évident que dans les querelles sur l'enseignement. Seul un grand effort spirituel peut nous permettre de transformer en une synthèse avantageuse ce qui ne serait autrement qu'un compromis affaiblissant. Il me semble que nos universités sont les centres tout désignés où peuvent s'élaborer de telles synthèses. Elles y travaillent déjà dans une certaine mesure, mais de façon trop peu consciente et trop peu ordonnée. Je voudrais que l'une de leurs fonctions explicites devint cette étude comparée des civilisations, à l'influence desquelles nous ne pouvons échapper; étude pour laquelle nous sommes l'un des peuples les mieux placés au monde. Il faut beaucoup absorber pour pouvoir rayonner. Le rôle des universités n'est-il pas d'intégrer dans la vie nationale tout ce que l'humanité produit de meilleur?

Voilà une chose que les circonstances nous permettent de faire mieux que les autres, une occasion unique de faire ici des choses qui se feraient moins bien ailleurs. Nous en tirerions du prestige auprès de nos voisins et une meilleure compréhension de notre propre culture. Il me semble que toutes ces idées sont contenues en germe dans la remarque savoureuse faite au cours de la dernière guerre par un brave paysan français de l'Afrique du Nord: "Les Anglais sont des messieurs, les Américains sont de bons garçons, mais les Canadiens, eux, c'est différent: ils nous comprennent".

Bref, en plus d'exercer leurs fonctions ordinaires, nos universités trouveraient grand avantage à exploiter à fond ce qui fait l'originalité de notre situation. C'est par là qu'elles pourraient s'assurer une prééminence sur certains points stratégiques, et retenir, pour leur plus grand bien, l'attention du monde entier.



● Un "damier" improvisé, au Parc National Jasper, dans les Rocheuses canadiennes. — (Photo C. N. R.)

## Malbrouck s'en va-t-en guerre

Tout d'abord un nom à rectifier: le général de la complainte n'est pas Malbrouck, mais bien Marlborough.

John Churchill, qui devient duc de Marlborough, né en 1650, fut un grand capitaine et un négociateur habile; il était orateur distingué. Il ternit bien un peu sa gloire par son ingratitude envers Jacques II, par son ambition démesurée et son amour sordide des richesses (il possédait, lorsqu'il mourut, une fortune lui procurant plus de 1,500,000 livres de rentes). En 1716, six ans avant sa mort, il tomba dans l'enfance. Tout cela ne justifie en rien la complainte où figure son nom.

Mais la complainte existe, et Marlborough (Malbrouck) en a fourni le sujet.

Au bivouac du Quesnoy, où l'armée française reprenait haleine après la bataille de Malplaquet, circula le bruit de la mort de Marlborough. C'est alors que des soldats, dont on ignore le nom, composèrent la complainte que tout le monde connaît. On la chanta quelque peu au bivouac, puis les soldats redevenus laboureurs la fredonnaient chez eux. Mais elle était complètement ignorée à la ville, à Paris et surtout à la cour.

Bien plus tard, en 1783, la complainte de Malbrouck acquit une vogue extraordinaire: les coiffures, les gilets, les peignes, les rubans, les ragouts mêmes, étaient à la Marlborough (ou Malbrouck); à Paris, à la cour, on n'entendait que la complainte. L'imagerie populaire s'en mêla et accompagna les couplets d'une notice complètement erronée: elle y indiquait que Marlborough avait été tué à la bataille de Malplaquet en 1723, à l'âge de soixante-treize ans; rien n'était moins exact: la bataille de Malplaquet eut lieu en 1709. Marlborough ne mourut qu'en 1722. Elle ajoutait que la complainte fit immédiatement fureur à la cour, d'où elle passa de ville en ville.

En 1783, la complainte, après une éclipse de quelques années, revint en faveur, mais c'est toute une histoire:

Marie-Antoinette venait de donner à la France un dauphin; comme bien on pense, ce fut un événement considérable. On chercha immédiatement une nourrice aux multiples qualités; mais, dès la fin du premier mois, on dut recommencer les recherches. Le choix s'arrêta alors sur Mme Poitrine, très rebuste paysanne, fille d'un jardinier

des environs de Sceaux. Il entra naturellement dans ses attributions de bercer le royal poupon, et celui-ci ne s'endormait pas aussi rapidement que sa nourrice l'aurait désiré: il fallait l'endormir en chantant. La dame Poitrine avait appris au foyer du père, jardinier, la chanson de Malbrouck: elle en connaissait les vingt-deux couplets, et après avoir débuté par

*Malbrouck s'en va-t'en guerre, etc.*

elle poursuivait inlassablement jusqu'au vingt-deuxième:

*J'n'en dis pas davantage,  
Mironton, mironton, mirontaine,  
J'n'en dis pas davantage,  
Car en voilà z'assez.*

et l'enfant s'endormait.

Marie-Antoinette entendit la chanson, elle lui plut, elle trouva l'air gracieux; les paroles la firent sourire un peu, néanmoins elle désira les apprendre: caprice royal, mais caprice qui assura immédiatement le succès de la naïve complainte. Toute la cour se crut immédiatement obligée de connaître ces couplets et de les chanter; et, telle une traînée de poudre, la chanson de Malbrouck pénétra dans les villes et les bourgades.

### UN TIREUR ADROIT

C'était au combat de Bagnaux, en 1870. Le brave commandant Dampierre, à la tête du bataillon de l'Aube, attaqua près de l'église la dernière barricade, qu'il devait enlever, mais où il devait trouver une mort héroïque.

Un mobile de bataillon, dont les hommes firent tous magnifiquement leur devoir en cette journée, se faisait particulièrement remarquer par la justesse redoutable de son tir. A tout coup il abattait son Bavaiois.

Le chef de sa compagnie, le capitaine P..., émerveillé du sang-froid non moins que de l'adresse de cet homme, veut le féliciter, s'approche de lui et reconnaît un jeune paysan natif d'un village voisin de son domaine.

—Tiens, c'est toi!... Bien, mon garçon, très bien!... Tu auras la médaille... Tu l'as bien gagnée... Mais dis-moi, où donc as-tu appris à tirer si bien?...

—Dame! mon capitaine, répond le jeune moblot... sur vos lièvres!

## Le pendu qui enterre ses jurés

— William Purvis... vous êtes condamné à être pendu par le cou, jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Les douze jurés avaient été unanimes à déclarer Purvis coupable du meurtre de Burckell. Et, dans la salle d'Assises de Columbia, dans l'Etat du Mississippi, le juge Terrell venait de prononcer la sentence fatale, quand l'accusé, un beau garçon de dix-neuf ans, se leva soudain pour crier à la face des jurés:

— Vous avez condamné un innocent, et vous ne lui survivrez pas. Aucun d'entre vous ne mourra dans son lit... et vous mourrez tous avant moi!

Après un moment de stupeur, la foule s'écoula lentement, tout en commentant l'in vraisemblable prophétie.

Trois jours plus tard, Purvis était pendu dans la cour de la prison. Mais quand, après le temps réglementaire, le corps fut décroché, le médecin chargé de faire le constat s'aperçut que le condamné respirait encore. Et comme la loi interdit de pendre deux fois un homme, Purvis fut reconduit à la prison.

Ceci se passait en septembre 1853.

Quand l'incident vint à la connaissance du public, il y vit le doigt de Dieu... d'autant que beaucoup croyaient à l'innocence de Purvis. Et, de ce jour-là, les douze jurés commencèrent à trembler dans leur peau et de perdre le sommeil, en songeant à la prophétie du condamné.

Or, 46 ans plus tard, en octobre dernier, Will Purvis mourut dans son lit d'hôpital, à l'âge de 64 ans. Il n'avait cessé de proclamer son innocence, et il avait vu mourir l'un après l'autre ses douze jurés.

Aucun n'était mort dans son lit. Et le douzième, le dernier sur la liste J. J. Cook, avait précédé de quatre jours seulement Will dans la tombe.

Purvis, qui était resté en prison jusqu'en 1920, pensait bien y finir ses jours, quand un nommé Joe Beard confessa sur son lit de mort qu'il était l'assassin de Burckell. Les autorités durent relâcher Purvis, et le municipalité de Columbia lui vota une indemnité de 5,000 dollars... 5,000 dollars pour 27 années de prison!

Dès lors le pendu dépendu fut hanté d'une idée fixe: remplir sa promesse, survivre aux douze jurés. Il portait toujours sur lui la fameuse liste, et chaque fois qu'un camarade venait lui annoncer que l'un ou l'autre était mort, il poussait un soupir de joie et barmait le nom.

Enfin, en 1938, Purvis, qui n'avait jamais recouvré toute sa santé à la suite de la pendaison ratée et des 27 années de prison, dut s'aller pour de bon. Il sentait venir la fin: et il était malheureux parce qu'il n'avait pu effacer que onze noms.

Malgré comme un clou, respirant à peine, il répétait dans son délire:

— Je ne veux pas mourir, je ne veux pas... Cook est encore là, non, non!

Un soir, son dernier ami vint échoquer à son oreille que Cook avait eu un accident de voiture et qu'il agonisait. Purvis se dressa sur son séant et dit:

— Maintenant, j'aurai la force d'attendre...

Cook mourut le lendemain. Et quatre jours durant, un sourire sur les lèvres, devant les médecins stupéfaits, Purvis fit reculer la mort.

Il avait gagné.

### IL N'A PAS EU LE TEMPS!

— Comme te voilà arrangé, Ernest!... Que t'est-il arrivé?

— Maman, je suis tombé dans la boue.

— Avec ton pantalon neuf!...

— Oui, maman, je n'ai pas eu le temps de l'enlever.

### UNE BONNE MEMOIRE!

L'oncle. — Combien as-tu rapporté de bons points de l'école?

La nièce. — Deux.

— Lesquels?

— Un bon point de mémoire.

— Et l'autre?

— L'autre?... Je ne me le rappelle pas!

**Le curé de Fatima**

"Quelques jours après la seconde apparition, Monsieur le curé de Fatima demanda à Madame Marto et à sa belle-soeur de lui amener les trois enfants. Ceux-ci s'attendaient à des réprimandes très sévères. Il n'en fut rien. Monsieur le curé se montra très affable. Il s'enquit avec une grande douceur de tout ce qui s'était passé, mais refusa de se prononcer. Il se contenta d'affirmer "Ce peut être une ruse du diable, l'avenir nous le dira".

Lucie fut d'abord très contente; monsieur le curé ne l'avait pas punie; il ne lui avait pas fait de reproche et ne lui avait pas défendu de retourner à la Cova. Mais un doute cruel venait d'entrer dans son cœur. "Ce peut être une ruse du diable", lui avait dit son curé. La pauvre petite n'avait pas songé à cela. Cette pensée maintenant l'obsédait et la torturait. Jacinthe et François étaient plus fermes dans leur conviction. "La Dame vient certainement du Ciel, disaient-ils. Le démon est très laid et il habite sous terre, dans l'enfer. La Dame est belle et nous l'avons vue remonter au Ciel".

Tourmentée par le doute et découragée par l'hostilité acharnée de sa famille, Lucie tomba dans un profond abattement. Elle en vint à ne plus vouloir retourner à la Cova. Le 12 juillet au soir, elle appela ses cousins et leur fit part de sa décision. Mais le lendemain, mue par une impulsion mystérieuse, elle décida d'y aller de nouveau".

(P.-J. BOUSQUET, N.-D.-du-Rosaire de Fatima, p. 13)

des mots singuliers et pittoresques de l'histoire de France.

**GRANDES COMPAGNIES**

On a désigné sous le nom de "Grandes Compagnies" les bandes d'aventuriers de toutes les nations qui, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, désolèrent non seulement la France, mais l'Italie et l'Espagne. Voici comment Mathieu Villani raconte l'organisation d'une de ces compagnies dans la marche d'Ancone, en 1353, par un chevalier de Jérusalem, organisation qui devait être à peu près la même dans tous les pays.

"Frère Moriale, dit-il, convoqua par lettres ou par messages une grande quantité de soldats qui se trouvaient sans emploi. Il leur fit dire de venir à lui, qu'ils seraient défrayés de tout et bien payés. Ce moyen lui réussit parfaitement; il rassembla bientôt autour de lui quinze cents bassinets et plus de deux milles compagnons, tous hommes avides de gagner leur vie aux dépens d'autrui... Ils se mirent à chevaucher le pays et à piller de tous côtés... Comme la contrée était remplie de tous biens, ils y séjournèrent un mois. Pendant ce temps, l'effroi qu'ils inspiraient mit tous les châteaux d'alentour à leur disposition. Beaucoup de soldats mercenaires qui avaient fini leur temps, apprenant que la compagnie faisait un grand butin, refusèrent du service pour se réunir à frère Moriale. Quelques-uns même se firent casser pour venir le joindre; et il les faisait inscrire. Il observait la plus grande régularité dans la répartition du butin. Les objets pillés ou dérobés qui pouvaient se vendre étaient vendus par ses ordres. Il donnait des sûretés aux acheteurs, et, afin que sa marchandise eût cours, il s'arrangeait de façon à se montrer loyal. Il institua un trésorier pour la recette et la dépense, créa des conseillers et des secrétaires avec lesquels il réglait toutes choses. Obéi des cavaliers et des compagnons, comme s'il eût été leur seigneur, il leur rendait la justice, et faisait exécuter ses arrêts immédiatement."

C'est dans le récit animé de Froissart qu'il faut lire la vie et les exploits de ces hardis aventuriers qui souvent en peu de mois amassaient des fortunes considérables. L'un d'eux, Aimerigot Marchès, se repentant d'avoir vendu au comte d'Armagnac le château d'Alleuze, près Saint-Flour, "imaginoit en soit, dit le chroniqueur, que trop tost il s'estoit repenti de faire bien", et que de piller et rober en la manière que devant il faisoit et avoir fait, tout considéré c'estoit bonne vie. A la fois il s'en devoit aux compagnons qui lui avoient aidé à mener cette ruse et disoit: "Il n'est temps, esbatement ni gloire en ce monde. que de gens d'armes, de guerroyer par la manière que nous avons fait! Comment estions-nous resjouis quand nous chevauchions à l'aventure et nous pouvions trouver sur les champs un riche abbé, un riche prieur marchand, ou une route (convoi) de mulles de Montpellier, de Narbonne, de Limoux, de Fougans, de Béziers, de Toulouse et de Cascazone, chargées de draps de Bruxelles ou de Moustier-Villiers, ou de pelletteries venant de la foire au rendit, ou d'épiceries venant de Bruges, ou de draps de soye de Damas ou d'Alexandrie? Tout estoit nostre ou rançonné à nostre volonté. Les villains d'Auvergne et de Limousin nous pourvéoient et nous amenoient en nostre chastel les bleds, la farine, le pain tout cuit, l'avoine pour les chevaux et la litière, les bons vins, les bouefs, les brebis et les moutons tout gras, la pouaille et la volaille. Nous estions gouvernés et estoffés comme rois, et quand nous nous chevauchions, tout le pays trembloit devant nous. Tout estoit nostre, allant et retournant... Par ma foy, ceste vie estoit bonne et belle!"

Les grandes compagnies, après avoir battu l'armée royale à Brignais, rançonné le pape à Avignon, sortirent enfin de France en 1366 et se rendirent en Espagne sous la conduite de Duguesclin, qui, lui-même, à la tête de ses Bretons, avait pillé force villages et dévalisé bien des voyageurs sur les grands chemins. D'autres troupes passèrent en Italie, s'y recrutèrent, et, grâce aux guerres civiles de ce pays, elles y subsistèrent jusque dans le quinzième siècle.

**Miettes de  
L'HISTOIRE**

**A travers  
les MOTS**

**COMMENT LES CRIMI-  
NELS ETAIENT CHATIES**

Les peines criminelles, jadis, étaient destinées par leur nombre, leur variété, leur rigueur et leur appareil, à frapper les yeux et l'imagination du peuple. Les supplices de la pendaison, de la décapitation, de la roue, du feu et de l'écartèlement, qu'on étalait sur les places publiques, avaient pour objet d'inspirer la crainte du crime par la terreur que suscitait le châtement.

Autant aujourd'hui on dissimule la répression, autant alors on la montre au grand jour. La prison est souvent remplacée par le pain du fouet. Les gens condamnés par l'échevinage de Reims sont fustigés et battus de verges à tous les carrefours et marqués d'un fer chaud sur la place publique. On sonne la grosse cloche du beffroi de Douai pendant l'exécution des sentences.

En face du marché s'élève le pilori, où l'on expose des condamnés, autour duquel on promène les faillis coiffés d'un bonnet vert.

On procédait aussi au bannissement avec des formes solennelles. La forme jouait un grand rôle; elle inspirait les exécutions en effigie, qui attestaient l'impuissance plutôt que la fermeté de la justice. La ville de Boulogne paye 20 livres, en 1737, à un barbouilleur qui a peint "deux messieurs du régiment de Périgord" pour être pendus en effigie. Ces deux "messieurs" étaient des officiers qui, pour leurs violences contre les bourgeois, avaient encouru une condamnation à mort; et la seule satisfaction que l'on put obtenir, ce fut de faire attacher leurs deux portraits en pied à une potence, où ils se balançaient aux yeux du public pendant quelques heures.

Compagnie de Jésus, dont il est l'une des gloires. A 22 ans (en 1591), il mourut victime de son dévouement pour les pestiférés.

**Samedi, 22 juin. — Vigile anticipée de saint Jean-Baptiste.**

Dans l'Evangile du 25 mars, nous lisons que l'ange Gabriel annonça à Marie que trois mois plus tard Elisabeth, en vertu d'un miracle divin, aurait un fils. Et c'est pour ce motif que l'on célèbre la Nativité de S. Jean-Baptiste aux derniers jours de juin. Cette importante fête est précédée d'une Vigile.

On fait mémoire de saint Paulin, évêque et Confesseur. Né à Bordeaux en 353, il fut évêque de Nole, en Campanie. Il s'était converti près du tombeau de saint Félix, en cette ville, et c'est là qu'il mourut, à l'âge de 78 ans.

**BASILIQUE**

Le mot "basilique" est un terme d'antiquité. C'était un édifice où l'on rendait la justice, et dont les portiques inférieurs étaient occupés par des marchands, des banquiers, et où aussi s'assemblaient les badauds. Ce mot vient de "Basilica" ou "basilikos", royal, en sous-entendant le mot "maison".

On désigne aujourd'hui sous ce nom les principales églises: la BASILIQUE de Saint-Pierre de Rome.

Le même mot (mais adjectif féminin), qui vient de grec "basilikos", est un terme d'anatomie. Les anciens nommaient ainsi certaines veines qu'ils regardaient comme jouant un rôle important dans l'économie animale. La veine basilique est celle qui monte à la partie interne du bras.

On désigne aussi sous le nom de "Basilique" une étoile de première grandeur, de la constellation du Lion, plus souvent appelée "Régulus".

Les "Basiliques" sont une compilation de lois rédigée en grec par ordre des empereurs Basile le Macédonien et Léon le Philosophe, au IXe siècle; cette compilation a pour fondement les recueils de Justinien. Ce terme "Basiliques" vient de "Basile", empereur.

**Le savez-vous?**

**On trouvera les réponses en page 15**

1. — Que signifie l'expression latine: "DEBELLARE SUPERBOS"?

2. — D'où vient le mot "PANIQUE"?

3. — Quel est l'inventeur de l'ascenseur?

4. — A quelle époque, en France, commença la coutume d'ajouter des noms de famille aux noms de baptême?

5. — D'où vient l'expression: "Faire une brioche"?

6. — Quelle est l'origine du nom NEW-HAMPSHIRE?

**Dimanche, 16 juin — Premier Dimanche après la Pentecôte : La Très Sainte Trinité.**

La messe du premier Dimanche après la Pentecôte, étant remplacée le Dimanche par celle de la Très Sainte Trinité, doit être célébrée un des trois premiers jours de la semaine non empêchée par une fête du rite double.

L'Esprit-Saint, dont le règne commence avec la fête de la Pentecôte, vient redire à nos âmes, en cette seconde partie de l'année (de la Trinité à l'Avent), ce que Jésus nous enseigna lui-même dans la première (de l'Avent à la Trinité). Le dogme fondamental auquel il se ramène dans le christianisme est celui de la Sainte Trinité de qui tout vient et à qui tous ceux qui sont baptisés en son nom doivent faire retour. Aussi, après avoir rappelé, au cours du Cycle, tour à tour le souvenir de Dieu le Père auteur de la Création, de Dieu le Fils auteur de la Rédemption, et de Dieu le Saint-Esprit auteur de notre Sanctification, l'Eglise récapitule avant tout en ce jour le grand mystère qui nous fait reconnaître et adorer en Dieu l'Unité de nature dans la Trinité des personnes.

La solennité de la Sainte Trinité doit son origine à ce fait que les ordinations du Samedi des Quatre-Temps se célébraient le soir, se prolongeaient jusqu'au lendemain.

**Lundi, 17 juin. — Messe du premier Dimanche après la Pentecôte.**

**Mardi, 18 juin. — Saint Ephrem, diacre, confesseur et Docteur.**

Né en Mésopotamie, il fut une des lumières de l'Eglise. Il combattit les hérétiques en composant cantiques et hymnes où il chantait les mystères de la vie du Christ, de la Sainte Vierge et des Saints. Il mourut à Edesse en 375 et Benoît XV le déclara Docteur de l'Eglise universelle.

A la messe on fait l'oraison des SS. Marc et Marcellien, martyrs, frères, mis à mort sous Dioclétien.

**Mercredi, 19 juin. — Sainte Julienne de Falconieri, Vierge.**

Née à Florence en 1270, elle établit l'Ordre des Mantellates, elle fut chargée par saint Philippe Béniti de tout l'Ordre des Servites qui honore spécialement les Douleurs de la Vierge. Deux jours par semaine, elle ne prenait pour nourriture que le pain des anges. A 70 ans, ne pouvant plus retenir aucun aliment, elle gémit de ne pouvoir communier. Elle demanda qu'on voulût au moins approcher le Saint-Sacrement de son cœur; le pain sacré disparut en imprimant sur sa chair la forme d'une hostie représentant l'image de Jésus crucifié. Elle rendit alors le dernier soupir.

On fait mémoire des SS. Gervais et Protas, martyrs. Fils des SS. Vital et Protas, ils moururent sous Néron, à Milan, au Ier siècle.

**Jeudi, 20 juin. — La Fête-Dieu.**

Après le dogme de la Sainte Trinité, c'est celui de l'Incarnation de Jésus que le Saint-Esprit nous rappelle, en nous faisant célébrer, avec l'Eglise, le Sacrement par excellence qui, en résumant toute la vie du Sauveur, donne à Dieu une gloire infinie et applique aux âmes, à toutes les époques, les fruits de la Rédemption.

Le 20 juin est aussi la fête de saint Silvere, Pape et Martyr. Fils du pape Hormidas, qui était marié avant d'entrer dans les ordres, il succéda à Agapit sur le trône pontifical. Exilé par l'impératrice Théodora dans l'île de Ponza, il mourut en 538.

**Vendredi, 21 juin. — De l'Octave de la Fête-Dieu.**

L'Octave du Très Saint-Sacrement est privilégiée de deuxième ordre, et ne le cède qu'à une fête double de 1ère classe. De sorte qu'elle est consacrée au souvenir de la présence réelle dans l'Eglise du Corps du Christ et de son Sang sous les espèces du pain et du vin.

On fait mémoire de saint Louis de Gonzague, Confesseur, que Benoît XIII donna comme modèle à la jeunesse. Ce jeune prince entra, à 16 ans dans la



• par Claude RENAUDY  
PREMIERE PARTIE

Il regardait ses mains trop blanches, ses bras maigres, il se sentit un très pauvre enfant auprès de ce robuste aïeul qui maniait en se jouant ces filets pleins de poissons.

La plage était encore déserte, les gens de Palavas profitaient de l'heureux temps des vacances et se levaient tard.

Marc plongeait sa tête dans la cuvette d'eau froide, enfila une chemise rouge et un pantalon bleu, puis, enflant le rebord de la fenêtre, il sauta dans le jardin.

— Bonjour, bonne-maman !  
La vieille Mme Nanteuil allait et venait déjà dans son étroit potager. Elle sourit de toutes ses rides.

— Mais tu te lèves avec le soleil, mon garçon.

Les pins du jardin bruissaient au-dessus de leurs têtes :

— Veux-tu du lait ?  
— Non, je vais prendre un croûton de pain et l'irai le manger sur la plage.

Il savait que sa grand-mère n'était pas riche et, avant l'arrivée de ses parents, il ne voulait pas abuser de son hospitalité.

Il n'eut qu'à pousser le portillon et il fut dans le sable encore frais. Il s'allongea tout près de l'eau, sou-

levé un peu sur les coudes et regardant, à belles dents, son pain qui sentait la liberté !

Une fumée traîna à l'horizon comme si un coin du ciel eût pris feu.

— Un paquebot sans doute, pour Barcelone ou le Maroc.

Et sa pensée revint vers Albert Préchac.

— Il doit être parti depuis hier... oui, le 20 juillet, et naturellement il ne m'a pas écrit.

Une barque abordait sur la plage en grattant le sable. Un homme en sortit portant un panier débordant de rascasses rouges et luisantes.

— Il est déjà loin d'ici !

Et Marc se sentit un peu plus seul sur la plage solitaire. Deux ans d'absence, c'était bien long et les lettres seraient rares.

— Je me demande s'il a eu le temps de passer par l'Auvergne. Après tout, un héritage possible n'est pas à dédaigner.

Il rit parce que lui n'attendait aucun héritage, mais la jalousie ne l'atteignait pas. L'élégance d'Albert les immenses domaines des Préchac, là-bas en Afrique, tout cela le laissait paisible. Il était même content qu'Albert ignorât les ves-

tes rapiécées, les pantalons élimés et les gants brillant par leur absence.

— Ça me va d'être plus ou moins bien habillé, mais lui ça ne lui irait pas du tout. Il aurait l'air idiot.

Marc travaillerait, il serait professeur comme son père, c'est-à-dire pas très riche, mais heureux tout de même entre ses élèves et ses livres.

— Bien sûr, j'aurais mieux aimé faire la marine ou l'aviation. Les aventures, le mouvement, rien de plus chic dans la vie. Mais les études sont trop longues, trop chères et je ne pourrais pas avoir la bourse qu'on m'offre en Normale. Allons, j'aurais aussi pu me mettre acrobate dans un cirque, on remue et c'est dangereux.

Il rit, se moquant de lui-même. Une voix monta derrière lui, une voix chantante marquée par un fort accent méridional.

— Vous riez tout seul ! Vous avez bien de la chance.

C'était un de ses voisins, un certain Marius Christiani, qui habitait pendant l'année à Montpellier où ses parents vendaient des bananes et beaucoup d'autres fruits avec.

— Venez-vous faire une balade en mer, le temps est splendide, hé !

Il accentuait son accent par plaisir et enfonceait ses mains dans les poches de son costume de toile rouille, avec une nonchalance affectée pour bien montrer à ce Parisien que les "genssés" de Montpellier ne craignent personne.

Marc accepta :

— On va loin ?

— Non, on sera rentré pour midi.

La promenade fut délicieuse, bercée par des criaileries de mouettes et des mots sonores. L'eau était tellement bleue qu'on aurait eu envie d'en remplir un stylo.

— M. Ansaldi, le banquier italien, a perdu son fox anglais chéri.

— Ce cabot hargneux qui vous dévorera les pieds si on le laissait faire ?

— Oui, cet aimable Napoli.

— C'est une vengeance.

Marc protesta :

— Pauvre Napoli, j'avais fait sa connaissance le jour de mon arri-

vée et nous étions en très bons termes.

— Alors, lance-toi à sa poursuite, on a promis 500 francs de récompense pour l'heureux mortel qui retrouvera cette sympathique petite bête.

Lorsque Marc revint dans la petite maison blanche aux volets bruns et au toit de vieilles tuiles, deux lettres l'attendaient.

— Une de Versailles, une d'Auvergne, expliqua Mme Nanteuil toujours émue par l'arrivée du courrier.

Marc déchira l'enveloppe venant de Versailles.

— Quel ennui, bonne-maman, papa me rappelle à Versailles !

— Rien de grave, l'espère ?

— Non, tout le monde va très bien, mais on m'offre une bourse au lycée Saint-Louis et le proviseur voudrait me voir tout de suite. Il paraît que toutes les places sont limitées et qu'il ne faut pas laisser passer cette occasion. Une bourse d'internat, ce serait une affaire, surtout avec les quatre gosses qui coûtent cher à nourrir !

— Alors, quand pars-tu ?

— Demain. Le proviseur m'attend après-demain, je prendrai le rapide du soir à Marseille et je serai à midi à Paris où papa me rejoindra.

Il ouvrait déjà l'autre lettre avec une certaine nervosité. Il avait reconnu la haute écriture de son ami Albert.

Sur une feuille de trente centimètres carrés, Albert Préchac n'avait pas écrit dix mots :

— Mon très cher vieux,

— J'arrive en Auvergne par un temps radieux, c'est dommage parce que la vieille Abbaye n'aura plus du tout l'air d'un repaire de bandit. Vu mon intérêt, tante Marthe s'est décidée à me laisser partir pour Valonne... Quelle responsabilité, pense donc, impossible de prévenir papa. Je t'écris dans le buffet de la gare de Neussargues sur une table qui flanche. A cause de ce détour, je ne m'embarquerai que le 25 à Marseille, sur le "Djibouti". Verse une larme, ce jour-là, si c'est compatible avec ta dignité.

— Une poignée de main à te briser les phalanges, phalangines et phalangettes.

— Albert PRÉCHAC, "futur chasseur de loup".

Albert replia la lettre :

— Il est bien toujours le même, incapable de rien prendre au sérieux.

Il disait cela parce qu'il était sûr d'une lettre si courte, et une lettre qu'avait vue sa grand-mère.

— C'est de ton grand ami Albert ? demanda la voix douce de la vieille dame.



• Un homme en sortit portant un panier débordant de rascasses...

— Oui, mais il y a des gens comme Victor Hugo qui naissent avec une plume dans la main; lui, il est né avec un poil et ça l'a toujours empêché d'écrire.

Walt Disney présente  
**L'ONCLE REMUS**  
et ses contes de  
**JEAN LAPIN**

Jean Lapin est tellement couvert de miel et de mousse, que Compère Renard lui-même le prend pour une espèce de fantôme... ou pour le DIABLE.



Arrêtons ici... Le Renard a eu peur de moi!



Quoi, c'est moi... Je suis le DIABLE ?



Tiens, voici Frère Ours. Je vais voir ce qu'il va dire.



Qu'est-ce ?... Au secours!... Au secours!



Pauvre Jean Lapin... Voici le DIABLE qui vient le chercher!



Pendant ce temps... Chez le Renard.



Savez-vous ? Le DIABLE vient chercher Jean Lapin.



Mais non, Jean Lapin est mon ami, et personne autre que moi.





—Napoli!

— Il n'a pas eu de "mention" à son bachelot, alors ?  
 — Ah! non, s'écria Marc avec un air déçu, il a fallu qu'on lui achète un point pour le repêcher.  
 — Il mangera avec appétit, aida sa grand-mère à laver la vaisselle, puis alla promener son irritation dans les bois de pins.  
 — Il aurait bien pu venir me dire cela, au moment qu'il reculait son départ d'une semaine. Ce n'est pas l'argent qui lui manque!  
 — Marc avait laissé les villas derrière lui, il était dans les longues dunes rougies de soleil, entre les eaux mornes des lagunes et les eaux vivantes de la Méditerranée. Soudain, des cris plaintifs, comme des cris d'enfants, attirèrent son attention. Il regarda autour de lui, ne vit qu'une cabane de pierres sèches coiffée de planches qui servait peut-être à ranger des filets. Marc s'approcha de la porte et perçut cette fois les aboiements étouffés entrecoupés de petites plaintes déchirantes.  
 — Sous le premier coup d'épaule, la porte ceda, elle devait être rongée par le vent de la mer.  
 — Un chien apparut, tremblant sur ses pattes.  
 — Napoli !  
 La petite bête se traîna jus-

qu'aux pieds de Marc et tomba là épuisée, ses yeux ternes tournés vers son sauveur.  
 — Marc prit le pauvre Napoli dans ses bras et remonta sur la grève jusqu'à la première maison de pêcheurs où il put trouver un peu d'eau. Le chien but avidement. Il semblait renaitre à la vie et Marc brossa avec soin son poil poussiéreux.  
 — C'était bien une vengeance, Napoli, voilà ce que c'est de trop se servir de ses dents.  
 — Il sortit de sa poche de vieilles croûtes de pain, restes de déjeuners matinaux, et le jeune Napoli, chien de luxe, trouva une saveur imprévue à ce repas qu'il eut, trois jours plus tôt, dédaigné.  
 — Quand Marc arriva chez les Ansaldo, il fut reçu avec de grands gestes et des flots de paroles. Il put se croire pendant cinq minutes un homme célèbre.  
 — Vous avez retrouvé notre Napoli, pauvre cher angioletto... Oh! poverello !  
 — Et Mme Ansaldo serrait sur son cœur le fox qu'elle avait cru mort.  
 — M. Ansaldo avait déjà tiré son portefeuille.  
 — Marc rougit :  
 — Vraiment, monsieur, je vous

assure que j'ai découvert votre chien par hasard, et cela ne mérite aucune récompense...  
 — Mais si... mais si, chose promise, chose due! A votre âge on a toujours besoin de quelques billets. Je sais ce que c'est, à votre âge, je vendais des oranges dans les rues de Naples.  
 — Cela paraissait presque invraisemblable quand on voyait l'opulente villa, le jardin princier, et la cargaison de bijoux que Mme Ansaldo promenait avec elle; mais, après tout, le grand-père de Marc n'était qu'un simple pêcheur.  
 — Marc remercia et glissa dans sa poche cette somme prodigieuse dont il n'avait même jamais rêvé.  
 — Le petit Marc Nanteuil... Un homme maintenant et vous travaillez comme un ange, paraît-il? roucoulait Mme Ansaldo.  
 — C'était la première fois de sa vie que Marc s'entendait comparer à un ange.  
 — Je veux être professeur comme mon père, dit Marc avec un certain orgueil.  
 — Très bien, très bien! Honneur à la science! déclama M. Ansaldo avec la voix d'un tribun. Vous n'avez pas quelques timbres-poste à acheter à Marseille — et il rit de cet incomparable mot d'esprit — car je pars demain avec l'aurore, pour un conseil d'administration à Milan.  
 — Les yeux de Marc eurent une flamme joyeuse.  
 — Mais si... enfin... je quitte Palavas demain pour Paris, il faut que je me présente au proviseur du lycée où je vais entrer en octobre.  
 — Alors, entendu, je passerai à 7 heures devant chez vous, le chauffeur donnera un bon coup de trompe.  
 — Je vous remercie beaucoup, monsieur, comme cela je pourrai peut-être dire au revoir à l'un de mes amis qui s'embarque demain matin sur le "Djibouti".  
 — Le "Djibouti"... Un beau navire, oui, un très beau navire, il n'en est qu'à sa troisième traversée. Vous avez des amis bien voyageurs.  
 — Marc eut un sourire plein de suffisance — presque copié sur

ceux d'Albert — et répondit :  
 — Il va rejoindre son père dans l'Est africain anglais. Son père possédait là-bas d'énormes propriétés... oh! une très grosse fortune.  
 — M. Ansaldo approuva :  
 — Les cultures sont splendides là-bas sur les hauts plateaux où la chaleur est supportable. Mais le gouvernement anglais s'ingénie pour créer des ennuis aux propriétaires étrangers. Il exige en ce moment que ceux-ci mettent en culture une certaine proportion de leurs terres, faute de quoi ils seront expropriés... J'étudie justement cette question avec beaucoup d'autres... Je suis obligé de me tenir au courant.  
 — Il allumait un gros cigare et Marc l'écoutait avec une politesse vague. Il regardait de ses yeux encore neufs les remparts d'Aigues-Mortes se profiler sur un ciel mauve.

De grands étangs mornes, aux rives sans arbres, coupaient la plaine solitaire, la plaine sans fin qui allait mourir dans le désert de la Camargue.  
 — Le "Djibouti" part à midi, nous serons à onze heures sur le quai des grands départs. Vous verrez ce paquebot.  
 — A mi-voix, Marc répéta :  
 — Le beau navire...  
 — Il voyait déjà s'avancer vers lui l'énorme coque métallique noire, rouge et blanche, fendait les vagues avec une sorte de cruauté implacable.  
 — Le beau navire qui allait emmener Albert vers des horizons nouveaux, des horizons inaccessibles pour un simple étudiant comme Marc Nanteuil.

CHAPITRE III  
 HEURES D'ANGOISSE

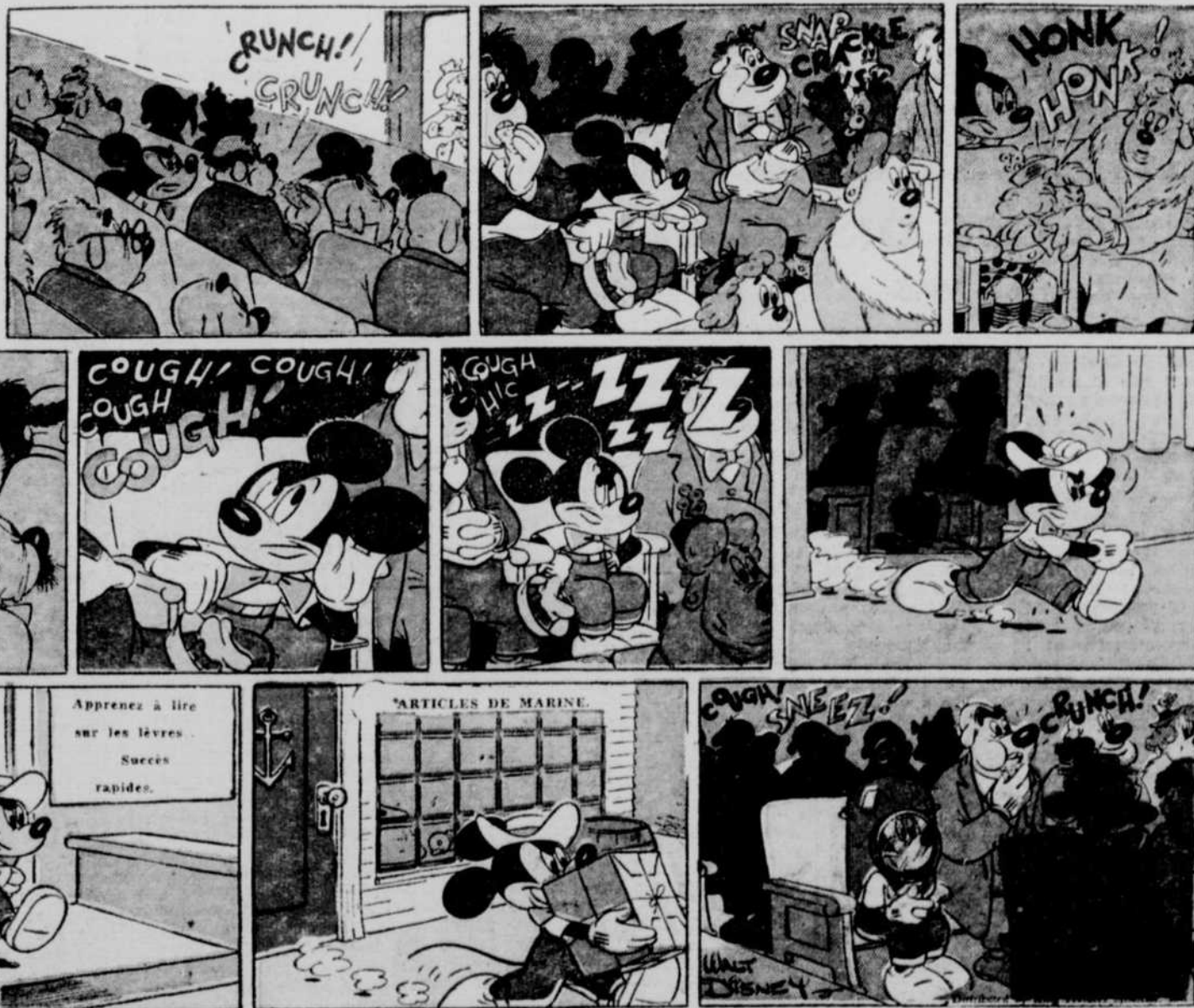
— Je n'ai pas le temps de vous guider, mais tout le monde vous dira où trouver le "Djibouti".  
 — Une poignée de main, une vague de remerciements confus et Marc Nanteuil aborde sur les quais. Il connaît bien Marseille et toute cette foule, cosmopolite et bruyante, que domine le ramage de voix méridionales.  
 — Le "Djibouti", s'il vous plaît.  
 — Il demande cela comme il demanderait un bock, il reste un étranger à toute cette vie agitée du grand port.  
 — C'est à la Joliette.  
 — Mais non, "peuchère", c'est aux docks des Anglais.  
 — Des rires passèrent et Marc s'en alla plus loin; il finit par découvrir le beau navire qu'il cherchait au bassin de la Madrague. On ne savait pas trop pourquoi il se trouvait là, mais cela n'avait pas d'importance. Il était immense et noir, couronné de cheminées trapues, relié au quai par de longues passerelles de planches.



—Le "Djibouti", s'il vous plaît.

● A SUIVRE

LA SOURIS MIQUETTE  
 par Walt Disney



# CHRONIQUE des JEUNES NATURALISTES

Directeur : Louis-Philippe AUDET,  
88, Grande Allée, Québec.

No 555

16 juin 1946

## LES MOUSTIQUES

Vous avez tous, comme moi, rêvé au bord de l'eau. Quand on s'y tient immobile, dans l'herbe haute, on se fait facilement pardonner sa présence, on est vite oublié et la vie reprend, naturelle. Chaque coin de mare est une scène entière que l'on embrasse d'un coup d'oeil. Tout y est changement, tout y est surprise. Voyons de plus près ce soir, ce petit monde peu connu, en nous attardant à un seul groupe, celui des moustiques.

Rappelons d'abord qu'un moustique est une mouche, c'est-à-dire un insecte qui n'a qu'une paire d'ailes. De plus, le moustique est une mouche qui pique douloureusement. Ajoutons qu'un petit moustique s'appelle cousin ou moucheron. Dans le Québec, on emploie le mot maringouin comme synonyme de moustique ou de cousin.

Les quelques minutes que nous avons à notre disposition ne nous permettent pas de lier amitié avec tous nos moustiques. Mon maître, Monsieur Chagnon, vous a parlé des maringouins en 1944; j'ai repris le sujet en 1945. Ce soir, je vous présente deux moustiques: le brûlot et la mouche noir.

Si vous pratiquez la pêche à la truite de ruisseau, ou vous balladez dans la forêt québécoise au printemps, vous avez fait connaissance avec le brûlot. Ce "chétif insecte" est à peine visible à cause de sa petite taille qui ne dépasse pas une ligne de longueur, soit un huitième de pouce. Les sauvages de l'Ouest de l'Amérique du Nord les appellent "bite-um-no-see-um", précisément pour souligner la taille réduite de ces moustiques. Mais l'infime bes-

tiote qui semble n'avoir que des ailes possède un corps étroit et une petite trompe qui inflige une piqûre qui donne une démangeaison de brûlures; d'où le nom de brûlot (Fig. 7). Sans qu'aucun sifflement ne l'ait précédé, il s'installe d'ordinaire sur le dos de la main, enfonce soigneusement les griffes de ses pattes dans l'épiderme de sa victime et prélève un peu de sang non sans laisser dans la piqûre un peu de salive qui empêche le sang de se coaguler dans le moustique. Ce festin de sang chaud est nécessaire à la femelle pour mûrir ses oeufs. Le mâle visite les fleurs et se contente de leur nectar.

On peut distinguer les brûlots de tous les autres insectes piqueurs d'abord par leur taille très réduite qui en fait les pygmées de nos insectes suceurs de sang.

Les mouches noires sont beaucoup plus grosses, comme nous verrons tantôt. Un autre caractère distinctif des brûlots est le dessin des nervures des ailes. A travers l'oeil sans prunelle du micro, je ne puis vous faire de dessins cependant, et ne tenterai pas de vous décrire ces ailes.

Les brûlots foisonnent au printemps dans les forêts ombragées, près des marécages, le long des cours d'eau. On les trouve dans le monde entier, depuis les déserts de la Laponie jusqu'aux tropiques. Chez nous, on peut les rencontrer du début de juin au quinze juillet, mais c'est dans la seconde moitié de juin qu'ils sont généralement plus abondants. Les progrès de la civilisation ont réduit des anciens marécages, aboli bien des forêts, ce qui a

## Un nouveau concours pour la belle saison

Décidément les concours sont à la mode et ceux que nous avons organisés depuis quelques années ont connu d'éclatants succès.

C'est pourquoi les directeurs de la Société Zoologique de Québec ont pensé qu'il conviendrait d'utiliser les loisirs de la belle saison pour proposer à notre population québécoise et particulièrement à la jeunesse, un nouveau concours.

Le travail offrira une certaine variété et mettra davantage à contribution les talents de chacun.

Il y aura vraisemblablement une section de photographie et quelques autres sections dans lesquelles les concurrents devront mettre à contribution leur esprit d'observation. Des prix fort intéressants seront offerts afin de récompenser les succès des meilleurs candidats.

Nous espérons pouvoir donner les détails complets et les conditions de ce concours dans la prochaine chronique.

Qu'on se le dise et que l'on surveille la page des Jeunes Naturalistes!

Louis-Philippe AUDET

fait disparaître les brûlots des régions habitées.

Le femelle, repue de sang chaud, voltige au bord des eaux, prête à pondre. Elle dépose une masse gélatineuse qui contient plusieurs centaines d'oeufs et les amarre à un objet quelconque. Cette ponte qui rappelle en miniature la ponte de crapaud ou de grenouille que l'on voit le long, des fossés en juin, se trouve ordinairement sous les débris d'écorces, les pierres, les mousses, en dehors de l'eau mais dans un endroit boueux.

Après quelques jours, les oeufs éclosent et livrent passage à de minuscules larves en forme de fil qui s'enfoncent dans la boue ou le sable. Cette larve qui mesure environ un quart de pouce de longueur n'a pas de pattes. Elle respire, à la mode des poissons, par une branchie postérieure et se nourrit probablement d'organismes microscopiques qui se trouvent dans le fond de l'eau.

Après quelques mues, la larve se transforme en une nymphe laquelle peu semblable à la nymphe d'un maringouin avec cette différence que l'abdomen n'est pas recourbé mais reste droit. Cette nymphe se tient à la surface de l'eau, dans la position verticale, et respire par deux petites trompettes l'air de la forêt. Au bout de quelques jours, il s'en dégage un adulte et le cycle recommence. Il a duré environ deux semaines.

La piqûre du brûlot rappelle la sensation que cause au contact de la peau l'ortie du Canada de nos érablières. Les brûlots se promènent en grandes troupes et seraient attirés par la chaleur qui se dégage du corps humain. Mais, consolez-vous, mes chers enfants, on devient à la longue indifférent ou insensible à ces piqûres, car on peut acquérir une certaine immunité, paraît-il.

L'on dit que la mouche noire (Fig. 8) est la terreur des Laurentides, car au printemps, ce terrible moustique a l'habitude de découper de petits morceaux de peau pour aller ensuite, dit la légende, les déguster à son aise sur quelques souche de la forêt. La science a étudié ce trouble-fête, connaît ses habitudes et a trouvé, surtout dans les quelques dernières années, des substances qui protègent contre l'ennemi.

Tout comme pour les brûlots ou les maringouins, seules les femelles sont suceuses de sang. Elles opèrent en

plein jour ou par les soirs de lune. La piqûre est d'abord sans douleur grâce à l'anesthésique que contiendrait la salive de l'insecte. Mais la douleur se fait bientôt sentir et peut durer plusieurs heures. La petite hémorragie caractéristique est suivie d'une enflure et d'une démangeaison parfois accompagnées de fièvre, de frissons, de perte d'appétit.

La mouche noire ou Simulie, dans sa chasse à l'homme, ne suit pas exactement le même plan de campagne que le brûlot ou le maringouin. Elle voltige plutôt autour de la tête, d'un vol rapide, saccadé et à peu près silencieux. Elle s'abat sur sa victime et court avidement à la recherche d'un endroit propice à ses opérations sanglantes; le cuir chevelu, les paupières, la muqueuse du nez, les abords du pavillon de l'oreille. Son corps robuste lui permet de se glisser sans danger sous les habits, à moins qu'elle ne profite d'une blessure de la peau, ce qui la dispensera de perforer un autre endroit.

Mais il me tarde de vous donner quelques détails sur la vie de la bestiole. Ce diptère est sensiblement plus gros que le brûlot. Il peut dépasser une ligne de longueur. L'envergure des ailes est d'environ un quart de pouce. Le corps est robuste, dur, et de forme arquée, avec des antennes courtes et épaisses, des pattes grosses et courtes, une trompe plus courte que les antennes.

Pour pondre, la femelle replie ses ailes, sous l'abdomen, pour y emprisonner une bulle d'air nécessaire à sa respiration durant la plongée; puis elle s'enfonce dans l'eau d'un torrent ou d'un ruisseau, à courant rapide. Elle descend le long d'une plante aquatique et s'arrête à la première feuille. Là, au bruit du murmure de l'onde, elle dépose à la face supérieure de la feuille une masse de couleur crème, agglutinée, ses oeufs. Bientôt la ponte passe au brun doré et au brun chocolat. Au bout de 24 heures, on peut apercevoir les yeux des jeunes embryons. Dans quelques jours, nous aurons une éclosion de 300 à 500 larves d'un quart de pouce de longueur. La larve est gris foncé et se fixe par une ventouse et des fils de soie à une pierre submergée pour y passer sa vie. Elle respire par des branchies. C'est l'eau qui lui apporte la nourriture composée de dia-

## Journée des oiseaux

27 décembre 1945

par Raymond CAYOUILLE

La Société Zoologique de Québec a organisé en 1945, comme elle le fit en 1943 et en 1944, un recensement des oiseaux d'hiver de la région de Québec, collaboration au "Christmas Bird Count" organisé dans toute l'Amérique par la National Audubon Society.

Nous donnons ci-après un rapport détaillé des observations des membres participants. Le recensement eut lieu le 27 décembre 1945 et le territoire parcouru fut le même qu'en 1944, soit: Ste-Foy, Cap-Rouge, Plaines d'Abraham, Sillery, Lévis, Charlesbourg et Jardin Zoologique. Les personnes qui ont participé à ce recensement sont: Mme G. Langelier, MM. Louis-A. Lord, Louis Lemieux, Lionel Cinq-Mars, Pierre Cayouette, Alexandre Desmeules et Raymond Cayouette. Le territoire couvert comprenait les habitats suivants: champs 22%, forêts de conifères 17%, bois francs 6%, bois à essences mixtes 39%, grèves 8% et régions urbaines 8%. Les sept membres ont parcouru au total 34 milles en ski ou à la raquette et le temps qu'ils consacrerent à l'observation fut de 32 heures. Durant cette journée la température varia de 11° à 27° F. et un vent léger à modéré soufflait nord-ouest. La couche de neige sur le sol était de 12 à 18 pouces d'épaisseur. Le ciel était clair le matin mais partiellement couvert l'après-midi.

La liste des oiseaux observés est don-

née dans une colonne du tableau suivant:

Liste des oiseaux observés au cours des journées des oiseaux des 21 décembre 1943, 27 décembre 1944 et 27 décembre 1945.

| Nom de l'espèce           | 1943 | 1944 | 1945 |
|---------------------------|------|------|------|
| Harle commun (?)          | 1    | —    | —    |
| Gelinotte des bois franc  | 7    | 1    | 2    |
| Faisan à collier          | 1    | —    | —    |
| Goéland argenté           | —    | —    | 13   |
| Goélands à ailes blanches | —    | —    | 3    |
| Goéland à manteau noir    | —    | —    | 3    |
| Harfang des neiges        | —    | —    | 1    |
| Pic chevelu               | 3    | 4    | 4    |
| Pic minule                | —    | 1    | 1    |
| Pic à dos noir            | 1    | —    | —    |
| Pic à huppe écarlate      | —    | 1    | —    |
| Geai bleu                 | 1    | 1    | 5    |
| Corneille d'Amérique      | —    | 3    | 1    |
| Mésange à tête noire      | 51   | 73   | 70   |
| Mésange acadienne         | —    | —    | 1    |
| Sitelle de la Caroline    | —    | 2    | —    |
| Grimpereau brun           | 1    | —    | —    |
| Roitelet (sp. ?)          | —    | —    | 3    |
| Merle d'Amérique          | —    | —    | 1    |
| Etourneau vulgaire        | 170  | 220  | 60   |
| Moineau domestique        | 54   | 45   | 23   |
| Gros-bec errant           | —    | 10   | —    |
| Gros-bec des pins         | 15   | —    | 13   |
| Sizerin à tête rouge      | 247  | 21   | 72   |
| Plectrophane des neiges   | 2    | 50   | —    |
| Total: Espèces            | 14   | 13   | 17   |
| Individus                 | 555  | 432  | 276  |

# AU BERCEAU DE KAMOURASKA

(suite de la page 2)

tout en demeurant intéressant pour la grande culture. Aujourd'hui les terres cultivées représentent les 4-5 de la seigneurie et font fort bien vivre leurs propriétaires. Cette situation n'est pas d'hier. Dès 1813, larpenteur Bouchette (3), faisant la topographie et l'inventaire des richesses de la province, était frappé par le développement exceptionnel de la seigneurie et l'aisance de la population. Cela s'explique par cette richesse du sol, jointe à l'esprit progressif des gens, fils des pionniers qui avaient longtemps dû compter sur leurs seules initiatives pour tenir et prospérer.

Bouchette, encore, en 1828, signale la beauté exceptionnelle du village de Kamouraska, déjà bien achalandé à cette époque lointaine comme place d'été; nous y reviendrons à la fin de cet ouvrage. Pour le moment notons, avec le même, que ce charme de la nature ne se limite pas au seul village de Kamouraska, il s'étend à toute la région. Enumérons quelques points d'où le coup d'oeil est particulièrement enchanteur: le sommet des montagnes à Cotton, à Pelourde, de Mississippi; le deuxième rang, côté est de St-Germain et de Ste-Hélène, la route qui descend de St-Pascal au village de Kamouraska. De tous ces points la vue s'étend sur des rangs de maisons coquettes, des champs aux cultures variées, des îles escarpées semées dans un fleuve à la surface toujours changeante, fermée au nord par la ligne abrupte des Laurentides. En hiver le paysage devient plus sévère mais demeure singulièrement beau, avec les sommets des montagnes et les forêts de conifères tranchant d'une façon bien marquée sur la plainte endormie toute blanche de neige.

Mais qu'était la région quand les pionniers vinrent s'y établir vers 1695? Les îles et les montagnes de pierre blanche presque nues, aux pentes en précipices où poussent rares des arbres nains, épinettes et pins, sont encore ce qu'elles étaient. De même la large grève où croissent les joncs, les herbes salées et la ruche. A celle-ci, dans les basses prairies, succédaient une large bande de terrain presque tout découvert, semé ici et là de poiriers, de cerisiers sauvages, terrain tout prêt pour le pâturage et la culture. Puis la forêt commençait. D'abord clairsemée, avec le cèdre, le cornier, le hêtre, le peuplier et le mélèze, pour devenir haute et touffue avec le bouleau, l'érable, le sapin, l'épinette et le pin géant. Rappelons-nous les larges planches et les magnifiques pièces de pin que l'on retrouve dans les vieilles maisons.

L'original, le caribou, le chevreuil, l'ours, le loup, le castor, le chat sauvage, le renard, le vison s'y multipliaient à plaisir. Par légions l'outarde, le canard, la sarcelle, la bernache, l'oie sauvage attirés par "l'herbe à barnèche" prenaient leurs ébats dans les eaux voisines. Il faut avoir vu, il y a à peine 30 ans, ces oiseaux, à l'autonne, couvrir le fleuve sur des milles pour se figurer combien ils étaient nombreux avant l'arrivée de nos nemrods passionnés et de leurs engins destructeurs. Il faut aussi avoir vu les pêches miraculeuses qui se faisaient il y a 30 ans, et qui se répètent encore quelquefois, pour se convaincre combien abondant était le poisson de toutes espèces qui fréquentaient les longues battures de la seigneurie hareng, sardines, éperlan, alose, anguille, esturgeon, loup marin et marsouin; même la baleine y venaient en excursion. L'on ne parle plus guères de saumon il y a en avait en abondance dans ce temps-là, les contrats du temps en font foi.

Sauf le nom de Kamouraska, donné à la rivière qui traverse la seigneurie du sud au nord, les Indiens n'ont pas laissé de monument de leur séjour

(3) Joseph Bouchette: "Relevé topographique du Bas-Canada".

Dimanche, 16 juin 1946

De qui sont ces vers ?

## CONSEILS A LA JEUNESSE

Aiméz, ô jeunes gens, et respectez la vie:  
Elle est bonne à celui qui va droit son chemin,  
Et qui ne garde au fond de son âme ravie  
Que le rêve d'hier et l'espoir de demain;

Elle est bonne à tous ceux qui courent à leur tâche,  
Comme le laboureur qui se lève au matin,  
Et retourne son bien sans plainte et sans relâche,  
Malgré la terre dure et le ciel incertain.

Votre aube vient de naître à l'orient tranquille,  
Vos boeufs frais attelés se cassent d'aiguillon,  
Votre charrue est neuve et votre champ fertile;  
Déjà l'épi mûr germe dans le sillon.

Au travail, au travail ! Faites votre journée;  
Vous êtes au matin, laissez venir le soir;  
Vous êtes en avril, laissez finir l'année;  
L'herbe d'ennui se fane ou fleurit le devoir . . .

• Les vers que nous avons publiés la semaine dernière sous le titre: "LES HIRONDELLES", étaient de Henri Chantavoine.

dans la région. Toutefois les registres de la paroisse contiennent un grand nombre de noms de sauvages baptisés ou inhumés par le curé depuis 1727; Montagnais, Micmacs, Amalécites. Même une note dans les registres indique pourquoi ces derniers ne sont conservés que depuis 1727 alors qu'il y a eu un prêtre résident dès 1709; ils auraient été détruits par des hordes de sauvages en révolte. Le pays était un véritable Paradis pour l'enfant des bois, amateur de chasse et de pêche, ami de la belle nature. L'on ne s'étonnera pas qu'il l'ait fréquenté et y ait séjourné.

Depuis les débuts du monde l'esprit de Dieu planait sur la région. Il lui donnait fécondité et vie, multipliant à l'infini les vestiges de ses perfections. "La terre est à Dieu", et "les cieux racontent sa gloire", nous dit l'Écriture. Toutes les richesses et toutes les beautés semées là à profusion manifestaient sa puissance, sa sagesse et sa bonté; mais elles ne pouvaient faire plus. Personne encore doué de raison pour voir le Créateur dans ses oeuvres et lui rendre un hommage digne de sa majesté.

Certes il y avait l'indien, mais il n'allait pas loin avec ses notions rudimentaires de bon et de mauvais manitou. La région attendait un ami de Dieu, éclairé de la foi et animé par la charité, pour mieux voir l'Artiste infini à travers ses oeuvres, l'en louer et l'en remercier comme il le méritait. Plus encore elle attendait la messe avec Jésus, à la fois prêtre et victime

d'une valeur infinie, pour rendre à Dieu dans le pays un hommage infini.

L'attente allait cesser vers 1695 avec l'établissement de nos pères. Ces hommes de foi, enfants du bon Dieu, seraient les chantres de sa puissance et de sa bonté. Avec eux le prêtre allait venir, la messe serait dite, le Christ, suprême médiateur, allait donner à la Trinité la louange parfaite. Par le Christ, par ses membres, toutes les oeuvres du Créateur auraient une voix pour répondre à l'invitation du prophète Daniel

"Bénissez toutes le Seigneur, oeuvres du Seigneur; louez-le et exaltez-le à jamais . . . . .

"Montagnes et collines, bénissez le Seigneur; . . . . .

"Plantes qui croissez sur la terre, bénissez toutes le Seigneur; . . . . .

"Mers et fleuves, bénissez le Seigneur; . . . . .

"Monstres et tout ce qui s'agite dans les eaux, bénissez le Seigneur; . . . . .

"Oiseaux du ciel, bénissez tous le Seigneur; . . . . .

"Bêtes sauvages et troupeaux, bénissez tous le Seigneur; . . . . .

"Enfants des hommes, bénissez le Seigneur; louez-le et exaltez-le à jamais".

(Extrait du Cantique des Enfants dans la Fournaise).

## Les pourpoints du comte de Guiche

On sait la réputation de l'hôtel de Rambouillet; ce fut le temple du goût au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, mais les déesses de ce temple s'humanisaient quelquefois. Voici un de leurs amusements dont Tallemant nous a conservé le récit :

A Rambouillet, on fit une malice au comte de Guiche, devenu plus tard maréchal de Grammont. Un soir qu'il avait mangé force champignons, on gagna son valet de chambre, qui donna tous les pourpoints des habits que son maître avait apportés. On les rétrécit promptement.

Le matin, Chaudébonne le va voir comme il s'habillait; mais, quand il voulut mettre son pourpoint, il le trouva trop étroit de quatre grands doigts. "Ce pourpoint-là est bien étroit, dit-il à son valet de chambre; donnez-moi celui de l'habit que je mis hier".

Il ne le trouva pas plus large que l'autre. "Essayons-les tous", dit-il. Mais tous lui étaient également étroits. "Qu'est ceci, ajouta-t-il, suis-je enflé? serait-ce d'avoir trop mangé de champignons?"

— Cela pourrait bien être, dit Chaudébonne, vous en mangeâtes hier à l'excès?"

Tous ceux qui le virent lui en dirent autant.

Se regardant dans une glace, il se découvre un teint livide.

La messe sonne, c'était un dimanche: il fut contraint d'y aller en robe de chambre.

La messe dite, il commença à s'inquiéter de cette prétendue enflure, et il disait en riant du bout des dents: "Ce serait pourtant une belle fin que de mourir à vingt et un ans pour avoir mangé des champignons!"

Comme on vit que cela allait trop avant, Chaudébonne dit qu'en attendant qu'on pût avoir du contrepoison, il était d'avis qu'on fit une recette dont il se souvenait. Il se mit aussitôt à l'écrire, et la donna au comte. Il y avait: *Prends de bons ciseaux et découpe ton pourpoint.*

### UN CALCUL IRREFUTABLE

— Victoire, demande Mme Durand à sa bonne, combien de temps avez-vous fait cuire ces oeufs ?

— Neuf minutes, madame.

— Neuf minutes! Tout s'explique: ils sont durs comme de la pierre. Je vous ai dit de ne pas les laisser plus de trois minutes.

— C'est vrai, Madame; mais il y avait trois oeufs, et trois fois trois font neuf.

## --- LES JEUNES --- NATURALISTES

(Suite de la page 10)

tomées, d'infusoires, de minuscules crustacés ou d'algues. Enfin, deux éventails flanquant la bouche et lui permettent de balayer l'aliment dans sa bouche. "Vous viendrez toutes au logis" semble dire ce nouveau Rodilard.

Des glandes à soie lui servent à se tisser un fil de soutien, et à la fin de sa vie larvaire à se fabriquer un cocon. Avant l'âge adulte, elle se retire dans cette retraite pour refaire ses organes et se prépare à quitter l'onde pure pour la vie de plein air. La forme de ce cocon rappelle les sandales romaines; la partie qui repose sur le support est plate, c'est la semelle; le côté opposé est légèrement convexe. Le reste du cocon est une trame de tissus lâche, translucide qui sert moins d'abri que de système d'ancrage.

La nymphe quitte finalement les langes qui la retiennent captive, secoue le joug des crochets d'ancrage. L'adulte, plus léger que l'eau, monte à la surface, déplie ses ailes qui sécheront à la brise. Puis elle s'envole, dans le ciel bleu, avec une horde de compagnons. Les mouches noires femelles voyagent en groupe dans un but nutritif. Dès qu'elles ont trouvé une victime, en l'occurrence, un oiseau ou un mammifère, elles limitent leur action à cet hôte qu'elles ne quittent que lorsque leur soif a été complètement satisfaite.

Mais dans l'azur, il y a aussi des ennemis; des microbes, des insectes, des oiseaux, l'homme. Ainsi s'établit un équilibre biologique qui empêche la trop grande multiplication de l'ennemi et rend attrayant, malgré les mouches noires et les brûlots, un séjour dans les Laurentides.

(Les Carnets, avril 1946).

## UNE TRIEUSE DE COURRIER QUI EST "QUASI HUMAINE"

Les services de recherches de la Poste britannique ont mis au point une trieuse de courrier qui est "quasi-humaine". L'appareil a la forme d'un grand baril cannelé, d'un diamètre de près de deux mètres. Un moteur électrique le fait tourner, et les lettres qu'il contient sont saisies par des doubles rouleaux, et déposés sur des chaînes roulantes. Les paquets trop gros pour les rouleaux tombent dans un tiroir spécial. Un autre appareil, encore plus compliqué, est destiné à disposer toutes les lettres de telle façon que le timbre est exactement dans la position pour recevoir le cachet postal. Cette machine dispose ainsi six cents lettres à la minute.

## ENFIN, UNE LOTION ANTI-MOUCHERON!

Les biologistes anglais viennent de remporter une grande victoire dans la lutte contre les mouches et autres insectes. A la suite de nombreuses expériences, ils ont découvert une émulsion qui éloigne les insectes pendant deux heures au moins. La formule de cette émulsion est la suivante: Cire Lanette SX, 5 grammes; triéthanolamine, 9cc; acide oléique, 27cc; diméthylphthalate, 100cc; eau, 100cc. L'émulsion n'est pas nocive, mais il faut éviter qu'elle n'entre dans l'oeil ou ne touche les montures d'écaïlle ou de matière plastique des lunettes. Le fait que les biologistes aient publié cette formule montre bien le désintéressement financier des hommes de science anglais dont la seule préoccupation est le bien de l'humanité.

### LA VIE CHÈRE

Une servante présente à sa maîtresse son livre de comptes. Celle-ci s'apercevant qu'il y a pour trente francs de lait, en témoigne sa surprise.

— Ah! Madame, répond la domestique, en ce moment, il n'y a rien qui monte comme le lait.

# JEANNOT L'INVINCIBLE par

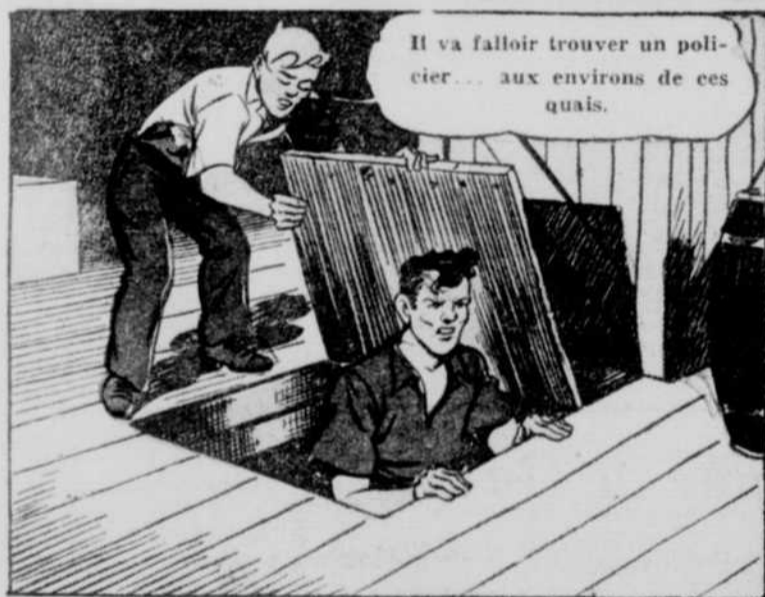
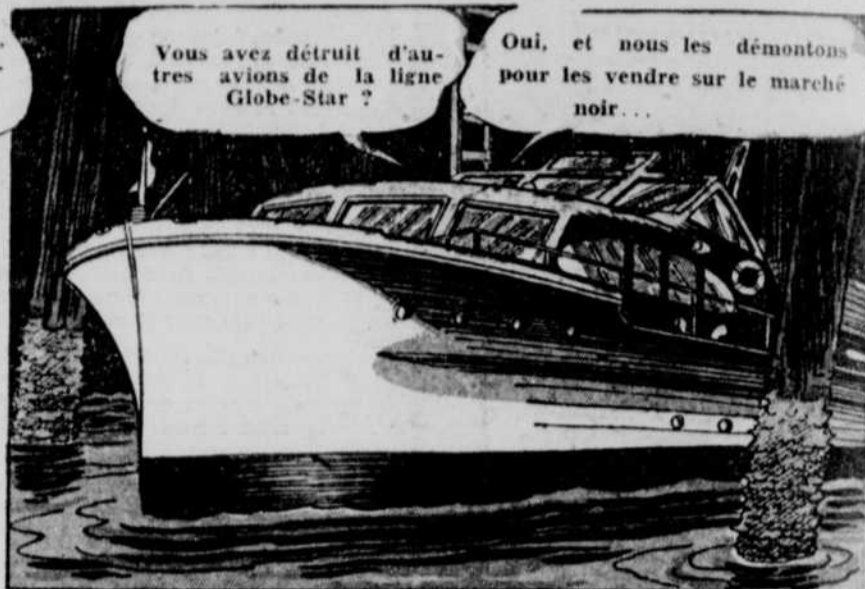
LYMAN YOUNG

C'est bien le nom que murmurait le pilote que nous avons recueilli en mer, lorsqu'il est revenu à lui...

Vous avez été chanceux, car, ordinairement, ils ne se souviennent de rien...

Vous avez détruit d'autres avions de la ligne Globe-Star ?

Oui, et nous les démontons pour les vendre sur le marché noir...



(A suivre)

# LE PRINCE Vaillant

ROMAN HIS-  
TORIQUE DU  
TEMPS DU ROI  
ARTHUR

PAR HAROLD R. FOSTER



Alors que le roi Arthur revenait de la chasse, il arrêta soudain sa monture et se mit à siffler doucement, tout en mettant pied à terre. Il n'est pas ordinaire que des épaules d'ivoire et une chevelure d'or ornent toutes les sources limpides de la forêt. Il ajusta donc son bonnet, lissa sa barbe avec soin et s'approcha dans le but d'enquêter...



Aleta était prête pour presque n'importe quel genre de surprises dans ce pays surprenant, mais certainement pas pour celle-là! "Comment osez-vous?" s'écria-t-elle, derrière le houllier de son opulente chevelure. "Allez-vous en à l'instant, vieil ogre ricanant!"



Mais le roi demeure là immobile. Aleta plonge et, nageant entre deux eaux, se réfugie derrière les longs roseaux de la berge. Le roi la suit aussitôt... car les rois n'ont jamais appris à obéir.



Ils n'ont pas appris, non plus, à éviter les poignées de boue. Le roi qui nous intéresse en ce moment re-traite donc en hâte devant ce bombardement, abandonnant le champ de bataille à son adversaire qui ne se possède plus de colère.



"J'ai eu une aventure merveilleuse", raconte le roi. "En revenant de la chasse dans la forêt toute proche, j'ai rencontré une nymphe des eaux. Par ma barbe, qui est en ce moment encore toute pleine de la boue qu'elle m'a lancée, je jure qu'elle était la plus belle créature qu'il m'ait jamais été donné de contempler!"



"Peut-être s'agissait-il de quelque déesse aquatique conjurée par les sorcelleries de Merlin", conclut le roi au moment même où Aleta, qui passait, le reconnaît.



Les chevaliers, abasourdis, restent muets. Il leur est impossible d'interrompre Aleta, de lui dire qui a été sa victime. Et le roi? Bien que marié depuis de nombreuses années, il ne s'était encore jamais fait rabrouer de pareille façon.



Vaillant apparaît soudain, anxieux de protéger son souverain. "Ne vous mêlez pas de ceci, mon chéri", dit Aleta. "J'ai encore beaucoup trop de choses à dire à ce vieil impudent". "Mais, ma chérie, c'est notre souverain, c'est le roi Arthur lui-même à qui vous vous adressez," de s'exclamer Vaillant.



Il y a un moment de silence complet. Le grand roi essaie de rassembler les restes de sa dignité et il fronce les sourcils. Mais avant qu'il puisse ouvrir la bouche, un sourire contagieux illumine le petit visage d'Aleta. "Je suis certaine, Votre Majesté, que nous serons de bons amis... et il ne sera pas du tout nécessaire que je parle de votre conduite à la reine Geneviève".  
La semaine prochaine: UNE REINE DEVIENT ENVIEUSE.



SIR GAWAIN

THACNAR

LAUNCELOT

SIR GAWAIN

PRINCE  
VAILLANT

KING  
ARTHUR

QUEEN  
GENEVIÈVE

WISE  
MERLIN

MORGAN  
LE FEY

RAMUD



# ASTRONOMIE

• Adresser toute correspondance au Secrétaire.  
PAUL-H. NADEAU, 275 rue St-Cyrille, Québec.

## RESUME DE l'Histoire de l'astronomie

• Par Edgar LATULIPPE

(SUITE)

### LA NAISSANCE DES MONDES

Lorsqu'on scrute avec un télescope les profondeurs étoilées, on découvre ça et là de petites taches lumineuses semblables à des nuages et que l'on appelle des nébuleuses. Le mot "nebula" signifie en latin, nuage. Ces nébuleuses ont des dimensions énormes; elles sont incomparablement plus grandes que les plus grosses étoiles; mais, par contre, elles sont constituées de matière portée à un tel état de diffusion ou de raréfaction que leur masse est très faible comparativement à l'espace qu'elles occupent. Rien ne peut mieux donner l'idée de leur étendue que cette remarque de l'astronome Newcomb: "Une nébuleuse qui n'aurait que les dimensions de notre système solaire serait probablement invisible dans les plus puissants télescopes et ne se révélerait par aucune trace perceptible sur les plus merveilleuses photographies du ciel, à moins qu'elle ne soit d'une extraordinaire luminosité. Les nébuleuses que nous connaissons sont probablement des centaines ou des milliers de fois plus étendues que notre système solaire.

Il n'y a pas encore très longtemps, on pensait que les nébuleuses étaient fort peu nombreuses; c'est que l'on n'en avait encore découvert que quelques-unes. Si elles étaient réellement aussi rares qu'on le croyait alors, on pourrait difficilement soutenir qu'elles ne sont autre chose que des étoiles à une phase moins avancée de leur évolution. Mais, peu à peu, on a reconnu que le nombre des nébuleuses était réellement considérable. Dans les premières années de ce siècle, ce nombre était évalué à 120,000. Le grand télescope de l'Observatoire Lick, aux Etats-Unis, a contribué depuis à en faire découvrir de nouvelles, si bien que l'on peut affirmer que leur nombre dépasse un demi-million. Sans doute ce n'est là qu'une faible partie du nombre qui sera connu dans une cinquantaine d'années, mais qu'importe! Il suffit, pour la confirmation de la théorie à laquelle les nébuleuses donnent lieu, de savoir que leur nombre est réellement imposant.

Nous touchons maintenant à une question importante. Supposons qu'un amas d'étoiles se trouve à une immense distance de nous; n'est-il pas évident que cet amas pourrait nous apparaître sous l'aspect d'une vapeur lumineuse, en un mot d'une nébuleuse? Et nous savons que les amas d'étoiles existent et nous ne pouvons évaluer la distance à laquelle ils se trouvent. Ne pourrait-il se faire que ce que nous appelons des nébuleuses ne soient en réalité, que des amas d'étoiles si lointains qu'il nous soit impossible de distinguer les unes des autres les étoiles qui les composent? Vers 1826, lord Rosse construisit un grand télescope, le plus grand qui ait été construit jusqu'alors et qui se trouva suffisamment puissant pour permettre de reconnaître qu'une bonne partie des petits nuages lumineux qu'on avait pris jusqu'alors pour des nébuleuses n'étaient, en réalité, que des amas d'étoiles auxquels l'éloignement seul donnait une apparence vaporeuse. Tout naturellement les astronomes se trouvèrent conduits à penser que si nous possédions des instruments suffisamment puissants, toutes les nébuleuses pourraient se résoudre en amas d'étoiles. Mais on pouvait aussi penser que la confirmation absolue de cette hypothèse ne serait jamais obtenue, car un télescope plus puissant que ceux existant jusqu'alors permettrait en même temps de découvrir d'autres nébuleuses, encore plus

lointaines, qui à leur tour demanderaient un instrument plus puissant pour être résolues en amas d'étoiles.

Mais ici, le merveilleux instrument appelé spectroscopie est venu résoudre la difficulté. Le spectroscopie a démontré, sans qu'aucun doute fut possible, qu'il existait de véritables nébuleuses formées de gaz portés à l'incandescence, et non pas d'étoiles qui sont des corps solides.

La démonstration de l'existence de véritables nébuleuses gazeuses repose sur l'étude des spectres produits par les gaz incandescents. On sait que si l'on examine au spectroscopie la lumière émise par une masse de gaz incandescent, on ne voit point une bande lumineuse ininterrompue comme celle que produit par exemple, la lumière d'une lampe électrique, mais un nombre plus ou moins grand de bandes lumineuses séparées par des espaces sombres. On dit donc qu'il y a deux grandes classes de spectres: les spectres continus et les spectres discontinus. Lorsqu'on obtient un spectre discontinu, on est sûr que la source lumineuse qui le produit est une masse gazeuse incandescente. L'astronome anglais sir William Huggins découvrit que les spectres d'un grand nombre de nébuleuses étaient discontinus, ce qui démontrait que ces nébuleuses étaient bien réellement constituées par des masses de gaz.

La théorie d'après laquelle les nébuleuses se trouvent rattachées à l'évolution des étoiles ne fut d'abord formulée qu'en vue d'expliquer la formation de notre système solaire. La première ébauche de cette théorie se trouve dans les oeuvres du philosophe Kant, mais le grand mathématicien Laplace la développa magnifiquement. Laplace partait de l'hypothèse qu'à l'origine le système solaire aurait été une immense masse de gaz de forme sphérique. Ce globe étant animé d'un mouvement de rotation, doit s'aplanir au point qu'au

puisse s'en détacher pour se briser et se condenser en une masse unique, origine d'une planète tournant autour du soleil.

### LA FORME DE LA NEBULEUSE, ORIGINE DE NOTRE SYSTEME SOLAIRE

Telle quelle, cette théorie n'est plus maintenant considérée comme exacte. Ni notre système solaire ni aucun autre système dont d'autres soleils sont les centres, ne sont formés de cette manière. On ne croit plus que des anneaux aient pu se détacher de la masse gazeuse primitive, ni qu'ils aient pu se condenser ensuite pour former les planètes. Des objections sont venues combattre cette théorie et l'une des plus fortes est que, parmi toutes les nébuleuses observées, il ne s'en présente aucune sous un aspect qui réponde aux idées de Laplace. Même la remarquable nébuleuse de la Lyre, qui affecte l'aspect d'un anneau, est en réalité autre chose.

Laplace, en dehors des nébuleuses de formes globulaires, ignorait complètement l'existence des diverses variétés de nébuleuses que nous reconnaissons de nos jours. Le grand télescope de Lord Rosse n'a pas seulement permis de résoudre en amas d'étoiles un certain nombre de nébuleuses, mais il a fait encore découvrir que certaines véritables nébuleuses avaient une forme en spirale. Il ne faut pas que ce mot de spirale nous fasse imaginer quelque chose d'analogue à une rampe d'escalier ou à un escargot, mais plutôt quelque chose de semblable à un soleil de feu d'artifice.

Tout d'abord cette découverte se heurta à l'incrédulité des savants; l'un d'eux supposa même que cet aspect de "soleil d'artifice" pouvait n'être qu'une illusion d'optique due à quelque imperfection de l'instrument employé. Cependant, les nébuleuses en spirale étaient bien une réalité, ainsi qu'on le reconnut plus tard. Leur nombre est même considérable, à tel point que, dans ces derniers temps, on a estimé que la moitié des nébuleuses que nous pouvons observer sont des spirales. D'excellentes photographies ont permis de reconnaître la structure en spirale dans certaines nébuleuses où elle n'avait pas été remarquée jusqu'alors.

Nous sommes maintenant absolument convaincus que cette forme particulière des nébuleuses n'est pas un effet du hasard, comme on serait peut-être en droit de le supposer s'il n'existait qu'une nébuleuse de ce type ou s'il y en avait cinquante ou même cent. Mais puisque plus de la moitié des nébuleuses ont cette forme en spirale, il est évident que cet état repré-

sente une phase de l'évolution des mondes.

Lorsque nous étudions des photographies de quelques nébuleuses en spirale, leur aspect donne l'idée que des soleils ou étoiles sont en train de se former en certains endroits où la matière qui les compose est en voie de condensation.

De telles nébuleuses devront sans doute donner naissance à des amas d'étoiles semblables à ceux que nous pouvons observer en différents points du ciel. Donc, les amas d'étoiles représenteraient un stade de l'évolution des nébuleuses, postérieur à la phase représentée par les nébuleuses en spirale. Dans le cas d'un système semblable au nôtre, formé d'un axe central unique, et non plus d'un amas, nous devons supposer que la nébuleuse originaire était beaucoup plus petite et beaucoup plus simple que les nébuleuses en spirale que nous pouvons observer. Combien peut-il y avoir de millions de ces nébuleuses simples et comparativement petites — trop petites pour être aperçues ou même photographiées — personne ne saurait le dire. Il est probable que celles que nous apercevons sont les nébuleuses géantes, nébuleuses qui devront donner naissance à des amas d'étoiles, et non pas des nébuleuses en voie de former une étoile unique.

Edgar LATULIPPE

(A SUIVRE)

### COMMUNIQUE DES AUBORES BOREALES

Suite des aurores observées à Québec

Le vendredi, 12 avril. Arc auroral visible dans un ciel vaporeux. Quelques rayons aperçus à 0 h. 30.

Le lundi, 22 avril. Belle aurore. Arc visible d'abord à 8 h. 30, puis de nouveau à 11 h. Enfin, grand déploiement à 0 h. 10. Couleur verte surtout avec stries se déplaçant horizontalement. Ondes courtes médiocres. Ondes longues à peu près nulles à 0 h. 30.

Le mardi, 23 avril. Grande aurore visible dès le crépuscule à travers les nuages. Ondes courtes à peu près nulles.

Le mercredi, 24 avril. Lueur aurorale visible au début de la soirée. Une grande brume envahit le ciel à 8 h. 45 et demeure toute la nuit.

Le jeudi, 2 mai. Arc auroral bien net sur le bord inférieur.

Le vendredi, 3 mai. Arc auroral diffus visible à 11 h. 30.

Le mercredi, 8 mai. Grand arc très courbé visible à 2 h.

Le vendredi, 17 mai. Aurore assez importante. Stries à 10 h. Surfaces diffuses assez difficiles à reconnaître à travers la clarté de la Lune.

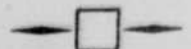
Le lundi, 20 mai. Le ciel s'éclaircit à la fin de la soirée. Aurore visible sous forme de surfaces diffuses. Ondes courtes médiocres.

Le mercredi, 22 mai. Arc diffus au début de la soirée; quelques rayons apparaissent à 11 h., puis de nouveau l'arc diffus qui ne subit guère de changements jusqu'à la fin de la nuit.

Le jeudi, 23 mai. Aurore assez importante avec pulsations lentes. Visible dans une éclaircie à partir de 11 h. Ondes courtes médiocres.

Le dimanche, 27 mai. Lueur aurorale.

Le lundi, 27 mai. Arc auroral assez brillant à 10 h. 15.



### HISTOIRE ECOSSAISE

Les Ecossais ont une solide réputation d'avarice. Pourquoi? Cette réputation est-elle justifiée ou est-ce là une légende — une calomnie — un prétexte à histoires drôles?

Toujours est-il que le nombre d'histoires, basées sur ce défaut, est considérable en Angleterre.

En voici une.

Les Ecossais ne laissent jamais rien se perdre.

Un Ecossais trouve dans la rue un flacon de teinture d'iode, il le tourne, le retourne et se gratte la tête en se demandant anxieusement ce qu'il pourrait bien faire de ce médicament.

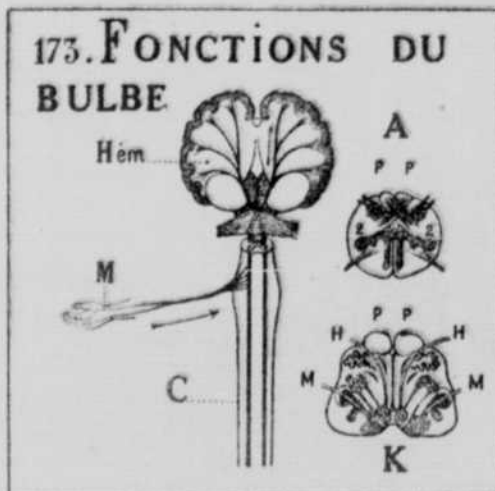
Tout à coup, il sourit, sort son couteau, se coupe le doigt et triomphalement répand l'iode sur la blessure.

Texte et gravures fournis par la maison E. MAZO, Paris.

## BIOLOGIE ANIMALE et ZOOLOGIE

• par C. HOULBERT, de l'École de Médecine de Rennes.

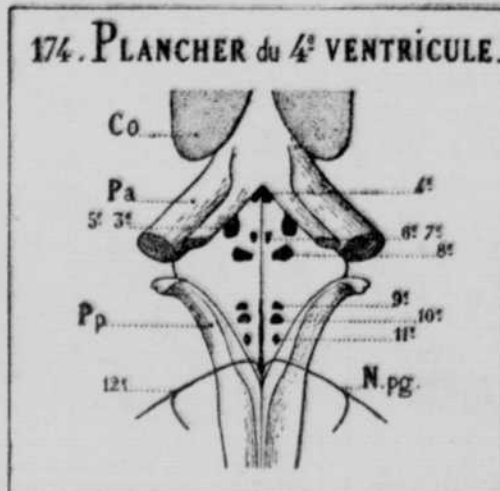
### 12.---Physiologie de l'appareil nerveux



173. — FONCTIONS DU BULBE RACHIDIEN.

Au point de vue anatomique, le "bulbe rachidien" n'est autre chose que la continuation directe de la moelle épinière; comme cette dernière, il renferme un axe de substance grise, entouré d'une gaine de substance blanche. Mais, remarque importante, dans cette région du bulbe, les cordons de la substance blanche (C), au lieu de monter directement dans le cerveau, "s'entrecroisent" (A et K), de telle manière que les cordons qui étaient à droite dans la moelle passent dans la région gauche de l'encéphale et "inversement".

Il résulte de cette disposition que, si un accident, une hémorragie, se produit au-dessus de ce niveau dans l'un des côtés de l'encéphale (Hém.), c'est "le côté opposé du corps qui sera paralysé".



174. — PLANCHER DU 4e VENTRICULE.

Par sa substance grise le bulbe rachidien est également un centre nerveux de premier ordre; c'est de là que partent les nerfs qui commandent les battements du cœur et les mouvements respiratoires (N. p. 8). Toute blessure, même très limitée de cette région, peut donc avoir des conséquences extrêmement graves.

Si, par exemple, on pique, avec une aiguille, chez un animal à sang chaud, mammifère ou oiseau, un point bien connu de la face supérieure du bulbe, dans la région du 4e ventricule, l'animal tombe immédiatement foudroyé. Il s'est produit un arrêt brusque des mouvements du cœur et du diaphragme. Flourens avait désigné ce point sous le nom de "noeud vital".



Le cardinal Suhard et la fête des mères.

A l'occasion de la Semaine des Mères, le Cardinal Suhard, archevêque de Paris, a rappelé l'opportunité bienfaisante de cette solennité et tint à féliciter particulièrement ses instigateurs. "Nous souscrivons pleinement, dit-il, et nous vous demandons de vous associer, par tous vos moyens, à ce progrès de la cause familiale. Mais à une condition expresse: c'est qu'on ne se méprenne pas sur le rôle de la maternité".

"Si l'on ne considère la mère, précise-t-il, qu'en raison et en proportion de sa fécondité, bien que cet aspect ne puisse être négligé, pour un surcroît purement numérique de la Nation, nous protestons au nom de la dignité de la Femme. On oublie qu'elle est une personne humaine pour en faire un moyen au service de l'Etat".

Le Cardinal a déclaré que la Sainte Vierge demeure le modèle et l'idéal de la Femme. Il invita les fidèles à aider les associations familiales qui ont à cœur de rendre à la mère la première place au foyer.

**La fête de Notre-Dame du Port, à Clermont-Ferrand.**

Les fêtes traditionnelles de Notre-Dame du Port se sont déroulées à Clermont-Ferrand sous la présidence de Mgr Roncalli,Nonce apostolique, en présence d'une foule considérable.

Les fêtes ont débuté par une grande cérémonie dans la cathédrale de Clermont-Ferrand sous la présidence de Mgr Roncalli, entouré de nombreux évêques. Le R.P. Riquet a prononcé un sermon pour exalter la tradition mariale de la France et de l'Auvergne.

Le lendemain, dans la Basilique de Notre-Dame du Port, au cours de l'Office pontifical, Mgr Roncalli a pris la parole. "L'humanité, pour retrouver la paix durable, doit revenir au parfait éternel de foi et de charité", a-t-il déclaré notamment.

L'après-midi, la procession traditionnelle s'est déroulée à travers les rues de Clermont-Ferrand, somptueusement décorées. Plus de 20,000 pèlerins ont escorté la statue de la Vierge. On évalue à 100,000 les nombreux fidèles qui étaient massés sur les parcours.

**Le Pardon de Saint-Yves.**

Le grand pardon de St-Yves a réuni à Tréguier, sous la présidence de Mgr Goupel, évêque-coadjuteur de St-Brieuc, plus de 25,000 personnes.

La foule était venue de toute la région et durant toute la nuit la dentelle de la flèche de la cathédrale a brillé sous les feux de puissants projecteurs.

Mgr Goupel s'est déclaré heureux de mettre son épiscopat sous la protection de S. Yves patron des avocats qui se dévoua toujours pour son prochain".

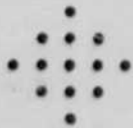
**Messe arménienne à Notre-Dame de Paris.**

Une grand'messe pontificale d'action de grâce du rite arménien a été célébrée, sous la présidence de S. Exc. Mgr Beausart, doyen du Chapitre de Notre-Dame de Paris, par S. Exc. Mgr Bahaban, en la cathédrale de Notre-Dame de Paris le dimanche 19 mai à l'occasion de l'élévation à la dignité cardinalice de S.E. Grégoire Pierre XV Aghadjanian, patriarche arménien catholique de Cilicie. Une autre grand'messe solennelle sera célébrée le 16 juin, en la basilique de Saint-Denis, près de la tombe de Léon V, dernier roi d'Arménie, pour commémorer tous les martyrs arméniens.

Dimanche, 16 juin 1946

**Jeux d'esprit Mots croisés**

MOTS EN LOSANGE



— Il est simple dans un clavier. Il est double dans du papier.  
— Une vertu théologique.  
— On la met au pot quelquefois.  
— Nous visitons celle de Groix.  
— C'est la fin de tout intervalle.

**METAGRAMME**

A l'enfant au maillot, Dormant sur un pailliot, Sert toujours d'enveloppe. Oui, par elle tenu, Un cheval, c'est connu, Tout aussi bien galope. Marthe aime, quoique enfant, Du beau... tissu bien blanc Et fleurant bon l'hysope.

**ACROSTICHE DOUBLE**

• A L • E  
• R T • U  
• R U • U  
• I L • X  
• A B • E  
• S O • E  
• U E • E  
• T I • E  
• P I • U

Trouver, horizontalement, neuf mois, et verticalement, à la place des •, deux insectes, l'un irritant, l'autre fort gracieux et joli.

**SOLUTIONS**

**DEVINETTE GEOGRAPHIQUE**

Un jour que j'avais une soif de lionne (l'Yonne), je voulais voir à quoi l'eau sert (l'Auxerre) en homme de sens (Sens) j'y joignis (Joigny) un peu de sucre et je m'écriai: "Avalons" (Avalon).

**ENIGME**

La croix.

**GEOGRAPHIE ARITHMETIQUE**

Les 4 villes sont : Sains — Sète — Die — Trente.  
Car : Sains (5)+Sète (7)+Die (10)= 22  
Sète (7)+Die (10)+Sains (5)= 12  
Die (10)+Sains (5)—Sète (7)= 8  
Trente (30)—Sète(7)—Die(10)=13

**MOTS EN LOSANGE**

T  
A R A  
A V I L A  
T R I P O L I  
A L O S E  
A L E  
I

**ANAGRAMME**

Pauvre, Vapeur.

**FANTAISIE ARITHMETIQUE**

Pour additionner quatre vingt dix neuf et un de façon à n'obtenir que le total 44, il suffit de poser son addition de la façon suivante :

4  
20  
19  
1  
—  
Total 44

**Pèlerinage d'étudiants à N.-D. de Chartres.**

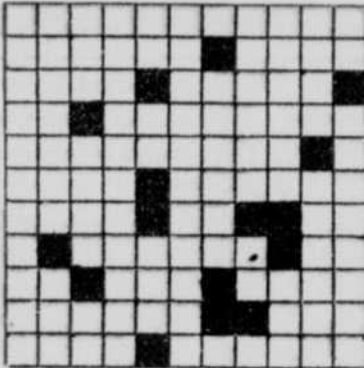
Avant la guerre de 1914, Charles Péguy fit à pied un pèlerinage fameux de Paris à Chartres, pour obtenir la guérison d'un de ses fils. Les étudiants de Paris, qui se rendent traditionnellement à la Pentecôte, en pèlerinage à Chartres, partirent le 8 juin par trains spéciaux jusqu'à Rambouillet. Le dimanche, une messe en plein air a été célébrée par les 50 aumôniers présents; le soir, un chapitre général réunit tous les pèlerins.

Le lundi de la Pentecôte, une messe de communion a été dite à Chartres, avec pèlerinage à Notre-Dame de Sous-Terre. Un mystère fut joué par les étudiants devant le portail royal.

Problème No 478 et solution du No 477

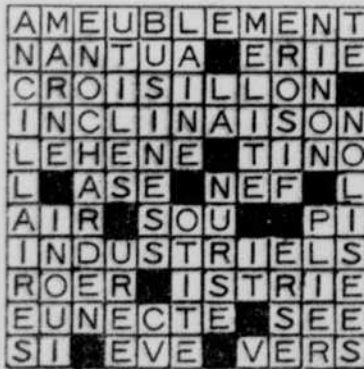
**HORIZONTALEMENT**

1. — Sa lyre est surmontée de 2 cornes de chèvre. — 2 — Un dieu de l'ancienne Egypte. — Vers d'Horace où il enviait le repos des champs (2 premiers mots). — 3. — Ce que fait l'épicière. — En Albanie. — 4. — Terminaison. — Ce que crièrent les grecs de Xénophon. — 5. — Relie la Seine à la Loire. — 6. — Aime la carotte. — Parlant. — 7. — Ce que fait le dentiste. — Préposition. — Vin. — 8. — Tachetée. — Abréviation religieuse. — 9. — Passage frontière pyrénéen. — Ouverte, de droite à gauche. — Une consonne répétée. — 10. — Princesse martyre. — Ville de Saxe. — 11. — Terme culinaire. — Liliacées.



**VERTICALEMENT**

1. — Rappelle l'artichaut. — 2. — Contrepoison. — Dans le nom d'un territoire espagnol. — 3. — Plat fin. — D'un verbe actif. — Connu. — 4. — Est plein de vanité. — 5. — Condition. — Phonétiquement. — Commune française, près de Versailles. — Temps très froid. — 6. — Général d'origine polonaise adversaire d'Abd-el-Kader (2 mots). — 7. — Sous le malade. — 8. — Pharmacien. — Conjonction. — 9. — Sur le golfe de Bengale. — Bruit sec. — 10. — T'agitas dans les brancards. — Dans l'ain (France). — 11. — Préposition. — Les cabotins se disent tels.



**Bons mots**

**DEFENSE DE FUMER**

Un jour, Jean Richepin alluma par distraction une cigarette en autobus. Il était seul en première et ne gênait personne.

— On ne fume pas ici! fit le receveur, bourru.

— Vous voyez bien que si, mon ami, répondit gracieusement l'académicien, en montrant sa cigarette.

— Voyez l'écriveau: "Défense de fumer!"

— Et puis après? Il y a bien un panneau qui recommande le chocolat Machin... Est-ce que j'en mange?...  
N'APPROFONDISSEZ JAMAIS

L'autre jour, aux Champs-Élysées, Marcel Achard rencontre un ami, au bras d'une jolie femme. Ils vont dans un bar, la dame s'éloigne un instant;

— Elle est jolie, dit Marcel Achard.

— Oui, dit l'autre. Elle est un peu snob, mais elle n'est pas mauvaise au fond...

— Au fond, dit Achard, tu as tort de creuser...

**Le savez-vous?**

Réponses aux questions posées en page 7

1. — L'expression latine: "Debellare superbos" signifie: Ecra-ser les superbes. C'est la fin d'un vers de Virgile (Enéide). La ligne de conduite que Virgile prête au peuple romain est: "Epar-gner ceux qui se soumettent, et écraser les superbes". (Entendez: écraser ceux qui résistent).

2. — Pan, dieu grec des bergers, n'était pas la beauté même. Il avait des cornes sur la tête, une face rouge, un nez plat, un corps d'homme, mais des jambes, des cuisses, une queue et des pattes de chèvre. Sa voix tonnante se-mait la terreur. Il séjournait dans les montagnes et faisait souvent peur aux hommes par ses brus-ques apparitions. Le mot **panique** est devenu l'expression d'une ter-reur soudaine, effroyable, irrai-sonnée.

3. — L'inventeur de l'ascenseur est M. de Valayer; il était maître des requêtes et fort curieux d'in-ventions nouvelles. Son ascen-seur date de 1680, bien entendu il marchait à bras.

4. — Les hommes et les fem-mes n'eurent d'abord, en France, d'autre nom que le nom de bap-tême ou prénom. Vers le XIIIe siècle, les nobles prirent l'habi-tude d'ajouter à leur nom de bap-tême celui de leur famille; les vilains, au XVIIe siècle, prirent é-

galement un second nom, emprun-té à des particularités physiques, au caractère, à l'âge, au lieu de naissance ou d'habitation, à la profession, etc., tels que Leroux, Lepetit, Leblanc, Levilain, Le-doux, Lepicard, Lebreton, Dupré, Duval, Charpentier, etc.

5. — On sait que "Faire une brioche" signifie: faire une sot-tise, une bêtise quelconque, ce qu'on appelle aujourd'hui une gâ-fê. Voici l'origine de cette ex-pression: Lorsque Lulli fonda l'O-péra en France, les musiciens at-tachés à ce théâtre avaient conve-nu de faire payer une amende à ceux d'entre eux qui feraient une faute au cours de leurs répéti-tions ou concerts. Le produit de ces amendes était destiné à l'achat d'une formidable brioche qu'ils mangeaient tous ensemble dans un dîner où les amendés devaient porter en guise de décoration une petite brioche à la boutonnière.

Le nom de ce gâteau était de-venu synonyme de faute en musi-que, peu à peu il se généralisa en s'appliquant à d'autres man-quevements.

6. — L'Etat américain du "New Hampshire" a été ainsi nommé, en 1629, par le capitaine John Mason, du Conseil de Plymouth, en souvenir du comté de Hamp-shire, en Angleterre.

**A PROPOS DE TIMBRES**

**HONGRIE**

Une très jolie nouvelle série de timbres-poste a été mise en vente pour l'emploi courant. Elle est composée de 14 valeurs: 12p brun-olive; 20p émeraude; 24p rouge-brun; 30p gris; 40p vert-olive; 60p orange-foncé; 100p orange; 120p outremer; 140p vermillon; 200p brun-foncé; 240p bleu; 300p violet; 500p bleu-vert; 100p carmin. Toutes les valeurs présentent le même dessin: un ouvrier avec un marteau dans la main, symbolisant la reconstruction du pays.

**JAVA**

Des timbres émis pendant l'oc-cupation japonaise en Indonésie, ainsi que des vignettes des Indes néerlandaises ont été mis en cir-culation nantis de la surcharge "Republik Indonesia". On considère ces figurines comme appar-tenant à la catégorie des "émis-sions locales".

**INDE**

On a publié à Bombay la liste des timbres que les Japonais ont surchargés pendant l'occupation des différents Etats malais. La liste contient 29 timbres de Ne-gri Sembilan, 16 timbres de Pa-hang, 64 timbres de Straits Set-tlements, 62 timbres de Parak, 22 timbre de Johore, 18 timbres de Kedah, 51 timbres de Selan-gor, 14 timbres de Trengganu. On distingue neuf différents types de surcharges dont plusieurs en ca-ractères nippons.

**CITE VATICANE**

Les postes Pontificales ont é-mis une série provisoire pour l'emploi courant. Il s'agit des tim-bres de 1945 "Armoiries" et l'"ef-figie de Pie XII" surchargés. 20 sur 5 cent, gris; 25 sur 35 cents, brun; 1 sur 50 cent, vert; 1.50 sur 1 liras; 3 liras sur 1.50 rose; 5 sur 2.50 bleu; 10 liras sur 5.1. rose; 30 l. sur 20 l. vert.



● L'HUITRE ET LES PLAIDEURS. — Pendant que Perrin-Dandin mange l'huitre, le second plaideur a disparu. Où est-il ?

● SOLUTION DU PROBLEME DE LA SEMAINE DERNIERE. — On peut très bien voir la tête de Garo le villageois, au centre du dessin, à gauche du tronc de l'ar-bre, sous la grosse branche.

**CHAPEAU RECALCITRANT**

Gaston a vu un monsieur fermer son chapeau mécanique. Cette ga-lette noire l'a extraordinairement amusé.

Il va prendre aussitôt le chapeau haut de forme de son oncle et le lui rapporte à l'état d'accordéon.

— Pas amusant, ton chapeau ! lui dit-il. J'ai eu beaucoup de pei-ne, va ! Je me suis assis trois fois dessus, et encore j'ai pas pu le fermer.

**L'ARGUMENT DE MICHELINE**

La petite Micheline a très envie d'une montre qu'elle a remarquée dans les bijoux de sa grand'mère.

— Je t'en supplie, bonne ma-man... donne-la-moi !

— Je te promets de te la donner un jour.

— Eh bien ! aujourd'hui, c'est donc pas un jour ?

# JOHNNY HAZARD

PAR

FRANK  
ROBINSON

Parvenu au-dessus de l'île de Legon, Johnny vole bas afin de réparer l'ancien temple de l'île... Ceci fait, le gros amphibie vient se poser majestueusement sur l'eau...

COPR. 1946, KING FEATURES SYNDICATE, Inc. WORLD RIGHTS RESERVED.

Qu'en pensez-vous, princesse ? L'île est-elle encore habitée ?

Cela n'a aucune importance, Johnny. Nous avons les armes et les provisions nécessaires dans le compartiment des bagages pour faire face à n'importe quelle situation !

Dans le compartiment des bagages...

Je ferais bien de tout remettre en place avant notre arrivée. Ils viendront sans doute ici pour s'armer avant de descendre à terre.

Mais où vais-je me cacher moi-même ?

Nous allons gagner le rivage, Amiral. Les roues sont-elles descendues en position ?

Nous avons établi une tête de plage... Préparons-nous tout de suite à la consolider... juste en cas !

En effet, Orchidée, allez prendre les armes dans le compartiment.

Tiens... cette porte... Elle n'est pas fermée, mais on dirait que quelque chose l'empêche d'ouvrir toute grande !

Inutile de vous ex'éner à pousser dessus, petit pétunia. Sans doute une caisse déplacée lors de l'atterrissage. Nous ouvrons le compartiment de l'extérieur.

Hâtez-vous, Hazard ! Ils pourraient...

Qui ça "ils", petit pétunia ? Vous avez l'impression d'être surveillé, hein ? C'est là le signe d'une conscience qui n'est pas tranquille !

OUF ! Encore un peu et je me laissais prendre !

Voici pour vous, les amis ! Hâtez-vous pendant qu'ils sont encore bien chauds !

C'est étrange... Aucune caisse ne bloquait la porte conduisant à l'intérieur de l'avion...

Et maintenant que vous avez retrouvé votre courage, mon cher pétunia, n'allez pas tirer pour rien ! Je suis certain que les singes, dans la forêt, vont vous accueillir comme un frère !

A suivre